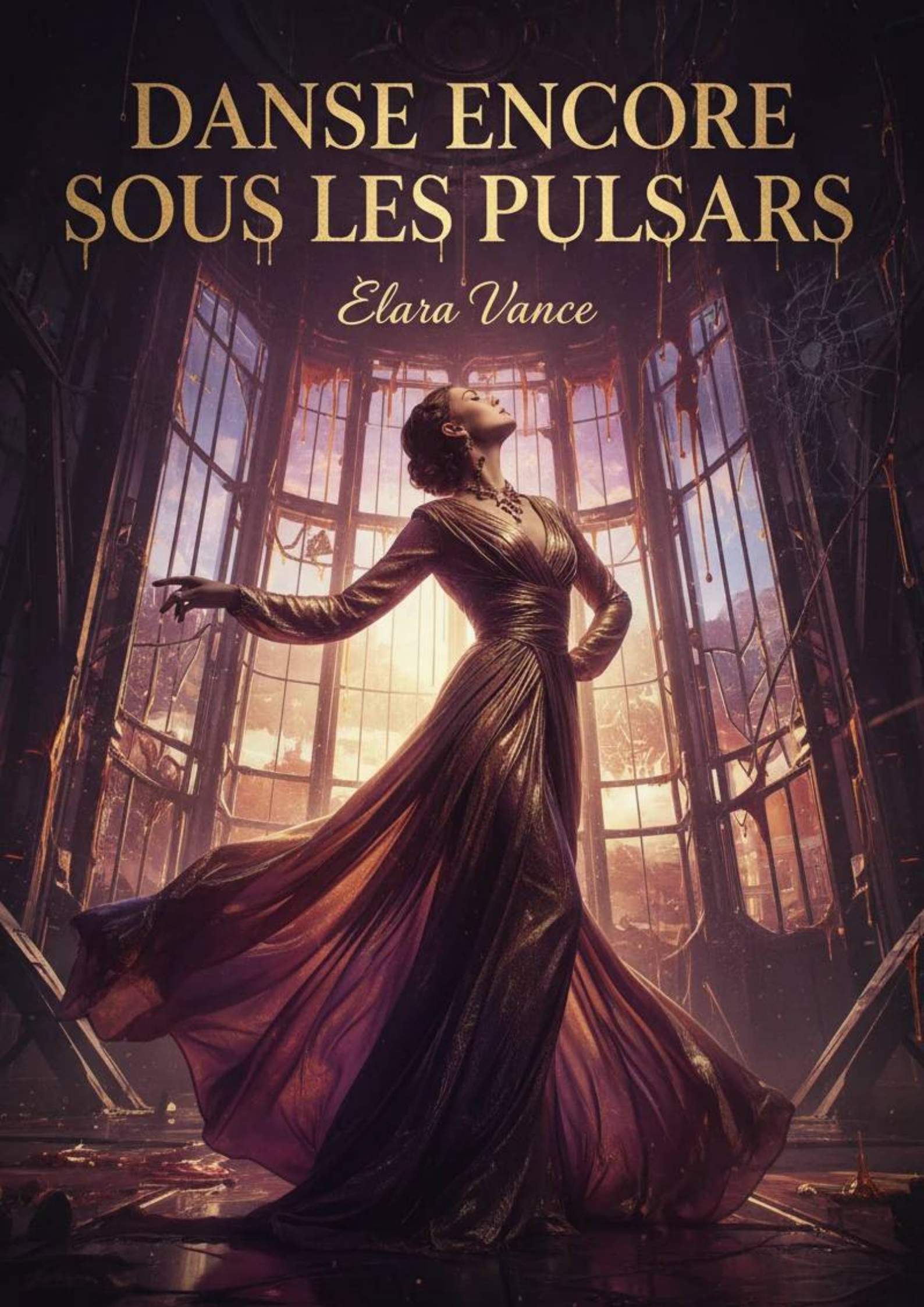


DANSE ENCORE SOUS LES PULSARS

Elara Vance



Danse encore sous les Pulsars

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Crépuscule des Vanités	4
Chapitre 2 : L'Intrus de l'Ombre	8
Chapitre 3 : La Première Pulsation	12
Chapitre 4 : L'Incident Incitateur : L'Alerte de Sang	16
Chapitre 5 : La Dentelle et l'Acier	20
Chapitre 6 : Le Secret des Glaces	24
Chapitre 7 : La Marche des Purificateurs	28
Chapitre 8 : L'Agonie d'Aldébaran	32
Chapitre 9 : Le Sanctuaire de Métal	36
Chapitre 10 : Le Sacrifice du Protocole	40
Chapitre 11 : L'Envol du Vagabond	44
Chapitre 12 : L'Ombre du Pulsar	49
Chapitre 13 : La Dernière Danse	53
Chapitre 14 : L'Éternité du Vide	57

Chapitre 1

Le Crépuscule des Vanités

La lumière d'Aldébaran n'était plus cet éclat d'or pur qui avait jadis baigné l'Empire, mais une coulée de miel rance, une lave pourpre et onctueuse qui léchait les hautes verrières de la station avec une insistance presque obscène. Dans la grande nef de l'Éclat du Crépuscule, l'air pesait le poids des siècles, saturé par les effluves de lys génétiquement modifiés et le parfum musqué, presque métallique, des corps qui se refusaient à transpirer sous leurs parures de nanomachines. Lady Isabeau de Valmont glissait à travers la foule comme une ombre de nacre, sentant contre sa peau le frisson constant de sa robe en dentelle de carbone, une seconde peau intelligente qui traduisait chaque pulsation de l'air en une caresse de soie glacée. Sous l'épiderme de son poignet, les implants de saphir palpitaient d'une lueur azurée, répondant au rythme agonizing de la géante rouge, cette étoile mourante qui gonflait, immense et boursouflée, occupant désormais la moitié de l'horizon céleste dans un silence de cathédrale.

Elle s'arrêta un instant près d'une colonne de marbre synthétique, dont la fraîcheur artificielle lui parut soudainement dérisoire face à la fournaise qui grondait au-dehors. Autour d'elle, l'élite de l'Empire s'abandonnait à une lenteur de somnambules, les visages figés dans des masques de porcelaine, les rires étouffés par le velours des tentures qui pendaient comme des linceuls oubliés. Le goût du champagne, infusé de poussière d'étoile et d'une amertume de cuivre, restait sur sa langue comme un avertissement qu'elle seule semblait vouloir entendre. Elle observait les nuques poudrées, les bijoux qui flottaient en apesanteur contrôlée autour des gorges, et elle ne voyait que des fantômes parés pour l'abattoir, des créatures de verre attendant le choc final avec une élégance qui n'était que la forme ultime de la lâcheté. Son cœur, à l'inverse, battait avec une violence sourde, une percussion de tambour de guerre qui

résonnait jusque dans ses tempes, là où la mélancolie se transformait en une rage liquide, chaude comme le sang qui irriguait ses membres.

Elle se détourna de la danse, ce menuet funèbre où les corps se frôlaient sans jamais se toucher vraiment, et s'engagea dans le corridor des Murmures, un passage tapissé de mousses bioluminescentes qui exhalaient une odeur de terre humide et de pluie ancienne. Le contraste était brutal ; ici, l'opulence de la salle de bal cédait la place à une intimité organique, une pénombre où le bourdonnement des générateurs de la station devenait un ronronnement de grand fauve endormi. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol souple, mais elle sentait, à travers la fine semelle de ses sandales de cristal, la vibration des entrailles de la station, ce pouls de métal et de fluide qui maintenait encore l'illusion de la vie au milieu du vide. Elle caressa du bout des doigts les parois de polymère, et l'interface invisible de sa robe se connecta à la structure, lui envoyant des vagues de données qu'elle traduisait non pas en chiffres, mais en sensations : le froid du vide derrière l'acier, la chaleur résiduelle des réacteurs, et plus bas, beaucoup plus bas, le sommeil de glace de sa lignée.

Le sanctuaire de cryogénie des Valmont l'attendait au bout du dédale, une crypte de lumière blanche où les sarcophages de chrome étaient alignés comme des offrandes sur un autel de science. C'était là que son père, sa mère et ses frères comptaient se réfugier lorsque le ciel s'embraserait pour de bon, espérant s'éveiller dans un futur où les cendres d'Aldébaran seraient redevenues de la poussière. Isabeau entra, et l'odeur de l'azote liquide, cette morsure sèche qui brûle les narines, l'enveloppa comme un manteau de givre. Elle s'approcha du pupitre de contrôle, une surface de verre noir qui semblait boire la lumière des néons. Ses mains tremblaient légèrement, non de peur, mais d'une excitation sauvage qui lui faisait monter des larmes aux yeux, des perles de sel qui s'évaporaient instantanément dans l'air déshydraté de la pièce.

Elle ne chercha pas les codes, elle les connaissait par cœur, gravés dans sa mémoire comme une cicatrice. Elle posa ses paumes sur la surface froide, et sentit la nanostructure de sa robe s'infiltrer dans les pores de la machine, une pénétration

douce et irrésistible. Le contact était presque charnel ; elle sentit le flux de l'énergie, le passage des commandes, la résistance infime des protocoles de sécurité qui cédaient un à un sous son désir de chaos. Dans son esprit, elle voyait les systèmes de refroidissement s'engorger, les valves se gripper, les fluides vitaux se détourner de leur course pour aller se perdre dans les circuits de purge. Elle ne détruisait pas, elle dévoyait, elle condamnait sa famille à rester éveillée pour le grand final, à ne jamais connaître ce sommeil de marbre qui les aurait préservés du spectacle de leur propre chute. Un frisson de plaisir pur parcourut sa colonne vertébrale tandis qu'elle sentait, à travers les capteurs de la salle, le dernier clic métallique d'un verrouillage irréversible. Ils allaient mourir avec elle, dans la lumière, dans la chaleur, dans la vérité de l'instant, plutôt que de s'évaporer dans l'oubli d'un rêve artificiel.

Lorsqu'elle ressortit du sanctuaire, la station lui parut différente, plus vibrante, comme si le sabotage avait libéré une énergie cachée dans les parois mêmes de l'édifice. Elle retourna vers la salle de bal, mais ses pas l'entraînèrent vers les ponts d'observation, là où la vue sur la géante rouge était la plus impitoyable. Aldébaran n'était plus une étoile, c'était une plaie ouverte dans le tissu du cosmos, un gouffre de feu qui dévorait le noir. Isabeau s'appuya contre la paroi transparente, sentant la chaleur du rayonnement traverser le verre renforcé pour venir caresser ses joues pâles. Elle avait le goût de la trahison dans la bouche, un goût de fer et de fruit sauvage, et elle s'en délectait comme d'un nectar interdit. Elle imaginait déjà le moment où, au milieu d'une révérence ou d'un soupir, les invités s'apercevraient que les soutes de survie resteraient closes, que la porte du paradis de glace était scellée à jamais.

C'est alors qu'une odeur nouvelle vint frapper ses sens, déchirant le voile de parfums synthétiques qui l'entourait : une odeur de sueur honnête, de graisse chaude et d'ozone brûlé, une émanation de vie brute qui n'avait rien à faire dans ce mausolée doré. Ce n'était pas l'arôme sophistiqué d'un courtisan, mais le sillage d'un homme qui avait lutté contre la matière, qui avait les mains marquées par la réalité du vide. Isabeau tourna lentement la tête, ses cheveux de cristal flottant autour de son visage comme une aura électrique. Elle le vit alors, debout dans l'ombre d'une arcade de

service, un intrus dont la présence même était un blasphème contre l'étiquette. Il ne portait pas de soie, mais une combinaison de cuir et de fibre, usée, patinée par les frottements et les huiles, et ses yeux, sombres et profonds comme des nébuleuses éteintes, étaient fixés sur elle avec une intensité qui la fit chanceler.

Le bruit de la musique s'estompa, ne devenant plus qu'un battement de cœur lointain, tandis que le monde se resserrait sur cet homme dont la peau semblait irradier une chaleur plus humaine, plus dangereuse que celle de l'étoile mourante. Isabeau sentit une humidité soudaine perler à la racine de ses cheveux, un frisson qui ne venait pas de sa robe, mais de ses propres entrailles. Elle comprit, avec une certitude qui la laissa le souffle court, que son sabotage n'était que le prélude à un incendie bien plus vaste, et que cet étranger aux mains tachées de cambouis était l'étincelle qu'elle avait, sans le savoir, appelée de ses vœux. Dans le silence de la station suspendue au bord du gouffre, leurs regards s'enchaînèrent, tissant un lien de désir et de survie alors que, tout autour d'eux, l'univers commençait doucement à s'effondrer.

Chapitre 2

L'Intrus de l'Ombre

Le velours volé pesait sur ses épaules comme une armure d'hypocrisie, une étoffe trop fine, trop lisse, qui irritait la peau de Julian encore imprégnée du sel de ses labeurs et de l'odeur métallique des soutes. Sous la soie d'un pourpoint qui n'avait jamais connu la morsure de la poussière d'astéroïde, ses muscles restaient contractés, habitués à la tension des câbles et à la résistance du fer froid, tandis que l'air de la station, saturé de parfums capiteux et d'oxygène trop pur, lui brûlait les poumons d'une douceur écœurante. Il avançait parmi les ombres dorées de la haute aristocratie, un loup glissé dans une bergerie de cristal, sentant sous ses pieds le poli excessif des dalles de marbre blanc qui semblaient vouloir se dérober sous ses bottes de cuir souple. Tout ici n'était qu'artifice et déliquescence, un banquet de fantômes se gorgeant de vins ambrés alors que, derrière les immenses baies de polycarbonate, l'étoile Aldébaran agonisait dans un râle de lumière pourpre. L'odeur du gardénia et du musc de synthèse flottait en nappes épaisses, s'accrochant à sa gorge, masquant à peine le parfum plus subtil, plus terrifiant, de l'ozone qui commençait à suinter des générateurs de boucliers poussés à leur limite. Julian percevait le tremblement infime de la structure, une vibration sourde qu'il ressentait jusque dans la pulpe de ses doigts, une plainte de la matière que ces privilégiés, bercés par le bourdonnement d'un orchestre de cordes invisibles, feignaient de ne pas entendre.

Leurs rires ressemblaient à des bris de verre, des sons clairs et vides qui se répercutaient contre les parois ornées de fresques holographiques, et il se sentait d'une lourdeur insupportable, une masse de chair et de sang véritable égarée dans un monde de reflets. Ses yeux, habitués à l'obscurité fertile des ceintures minières, déchiffraient la peur derrière les masques de porcelaine, la sueur qui perçait sous le fard, l'urgence désespérée des mains qui se frôlaient avec une maladresse fébrile. Il cherchait le

contact du métal, la réalité d'un boulon ou d'une soudure, mais ne rencontrait que des dentelles de carbone et des peaux soignées par des onguents aux senteurs de lotus. C'est alors que l'air sembla se raréfier, se figer dans une tension électrique qui fit dresser les poils sur ses bras, une anomalie dans le flux régulier de la décadence ambiante.

Elle était là, debout près d'une colonne de saphir brut, et sa présence agissait sur lui comme un appel d'air dans un compartiment dépressurisé. Isabeau. Le nom lui-même, entendu dans les murmures de la valetaille qu'il avait côtoyée pour s'introduire ici, résonnait comme un accord mineur dans son esprit. Elle ne bougeait pas, mais son corps semblait vibrer d'une énergie contenue, une lumière froide qui tranchait avec l'opulence chaude et mourante de la salle de bal. Sa robe, un chef-d'œuvre de nanostructures, coulait le long de ses hanches comme une cascade de larmes argentées, captant les lueurs rouges de la géante mourante pour les transformer en éclats bleutés, presque irréels. Julian sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme sauvage et irrégulier, tandis qu'il observait le grain de sa peau, d'une pâleur de lait qui semblait appeler la chaleur de ses propres paumes calleuses.

Il s'approcha, guidé par une force gravitationnelle qu'il ne pouvait combattre, ses sens en alerte, captant l'odeur qui émanait d'elle, un parfum qui n'avait rien de la lourdeur des autres femmes. Elle sentait la neige fraîche, l'électricité statique et un soupçon de cannelle, une fragrance propre, presque tranchante, qui lui transperça le cœur. À mesure qu'il réduisait l'espace entre eux, le brouhaha de la fête s'estompait, ne devenant plus qu'un lointain ressac, une rumeur sans importance face à la réalité charnelle de cette silhouette. Il vit le mouvement infime de sa gorge lorsqu'elle déglutit, le battement rapide de la veine bleue à la base de son cou, et il comprit qu'elle aussi était en proie à une tempête intérieure, que son calme n'était qu'une fine pellicule de glace sur un océan en furie.

Ses propres mains, habituellement si sûres lorsqu'il s'agissait de manipuler des noyaux de fusion, tremblaient légèrement tandis qu'il se glissait dans son champ de

vision. Il voulait toucher cette étoffe qui pleurait, sentir la texture de ces larmes de lumière sous ses doigts, vérifier si elle était faite de la même matière que les étoiles ou si elle n'était qu'une illusion de plus dans ce théâtre de l'extinction. Lorsqu'elle tourna la tête vers lui, le choc fut physique, une décharge qui lui parcourut l'échine, le laissant le souffle court. Ses yeux étaient d'une profondeur insondable, des gouffres de clarté où il vit son propre reflet, celui d'un intrus, d'un survivant, d'un homme dont la peau portait encore les cicatrices du vide.

Le contraste était brutal, une collision entre deux mondes qui n'auraient jamais dû s'effleurer : la rugosité de son existence face à la transparence cristalline de la sienne. Il sentit l'humidité de sa propre paume, la chaleur qui montait en lui, une fièvre qui n'avait rien à voir avec l'agonie d'Aldébaran. Le monde autour d'eux pouvait bien s'effondrer, les flottes impériales pouvaient bien armer leurs canons de purification, tout cela ne pesait rien face à l'attraction magnétique de cet instant. Julian inspira profondément, s'emplissant de son sillage, de ce mélange de froid et d'épice, tandis qu'un désir sourd, une faim ancienne et viscérale, s'éveillait au creux de son ventre. Il n'était plus le mécanicien infiltré, il n'était plus le voleur de costume ; il n'était plus qu'un homme face à une merveille, une anomalie lumineuse qui donnait un sens à la fin du monde.

Il vit ses lèvres s'entrouvrir, un mouvement si lent et si gracieux qu'il en ressentit une douleur au sternum, et il devina, plus qu'il n'entendit, le soupir qui s'en échappa. La moiteur de l'air ambiant semblait se condenser entre eux, créant une bulle d'intimité où chaque battement de cil devenait un événement sismique. Il fit un pas de plus, brisant les dernières barrières de la bienséance aristocratique, et l'odeur de la soie chauffée par sa peau l'enveloppa comme une promesse. Il y avait dans ce moment une urgence qui dépassait la survie, une revendication de la vie dans ce qu'elle a de plus brut, de plus organique, loin des protocoles et des renoncements. Il vit une mèche de ses cheveux blancs flotter en apesanteur, frôlant sa joue comme une caresse de givre, et le désir de la saisir, de l'ancrer à lui avant que tout ne disparaisse dans le grand brasier stellaire, devint une nécessité absolue. Dans l'éclat mourant du crépuscule,

sous le regard des astres qui s'éteignaient, Julian Vane ne voyait plus que ce point de lumière fixe, cette femme-mirage dont il brûlait de découvrir si elle goûtait la cendre ou l'éternité.

Chapitre 3

La Première Pulsation

La soie de carbone murmurait contre ses hanches une mélodie de frottements électriques, une caresse froide qui semblait vouloir lui rappeler, à chaque mouvement, qu'elle n'était qu'une parure destinée à être consommée par le brasier d'Aldébaran. Isabeau s'appuya contre le parapet de cristal de la galerie d'observation, sentant la vibration sourde des moteurs de stabilisation de la station remonter le long de ses avant-bras, un bourdonnement organique qui résonnait jusque dans ses implants saphir, là où le bleu de la gemme rencontrait la chaleur battante de son sang. L'air, saturé d'un parfum de roses synthétiques distillées dans les laboratoires de haute atmosphère, lui pesait sur les poumons, une odeur trop sucrée, presque huileuse, qui tentait de masquer le goût métallique de l'extinction imminente. Dehors, la géante rouge étalait son agonie sur le velours noir de l'espace, une nappe de lumière sanglante qui léchait les vitrages et baignait sa peau d'une teinte cuivrée, transformant ses cheveux de cristal en fils de feu liquide. Elle ferma les paupières, cherchant à s'isoler du brouhaha étouffé de la salle de bal où les rires cristallins et le cliquetis des coupes de champagne sonnaient comme des clous que l'on enfonce dans un cercueil de luxe, quand une note discordante vint déchirer son cocon de solitude.

Ce fut d'abord une odeur, brutale et étrangère, qui percuta la fragrance artificielle de ses parures : un effluve d'ozone, cette morsure électrique qui suit la foudre, mêlée à la senteur âcre de la graisse de moteur chauffée et à la sueur honnête d'un corps qui n'avait jamais connu les bains d'huiles essentielles de l'Empire. Elle rouvrit les yeux et le vit, silhouette massive découpée contre l'incandescence de l'étoile, un homme dont la présence physique semblait déformer la géométrie trop parfaite de la station. Julian se tenait là, à quelques pas, et l'air entre eux parut soudain se raréfier, chargé d'une tension statique qui faisait se dresser les fins duvets sur la nuque d'Isabeau. Sa

peau à lui, tannée par les radiations des ceintures d'astéroïdes et marquée par le labeur, contrastait violemment avec la pâleur diaphane de la jeune femme, et Isabeau crut sentir la chaleur qui émanait de lui, une fournaise de vie primitive qui défiait le froid absolu du vide environnant.

Il ne s'inclina pas, n'offrit aucun des gestes codifiés qui régissaient les interactions sociales sur **L'Éclat du Crépuscule**, et ce silence, lourd de reproches et d'une curiosité animale, fut plus éloquent que n'importe quelle insulte. Isabeau sentit ses propres doigts se crispier sur la rambarde, le contact du métal froid contre la paume de sa main devenant soudain insupportable tandis qu'elle détaillait le visage de l'intrus, y cherchant la trace de cette survie farouche qu'elle n'avait jamais connue que dans les livres interdits.

« Vous sentez la tempête, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de soie que le vent artificiel de la ventilation semblait vouloir emporter vers les étoiles mourantes. »

Julian fit un pas, et le craquement de ses bottes de cuir épais sur le sol de marbre poli fut un sacrilège délicieux qui fit frissonner les épaules nues d'Isabeau. Il était si près qu'elle pouvait maintenant distinguer le grain de sa peau, les pores dilatés par l'effort et cette petite cicatrice qui barrait son arcade sourcilière, un vestige d'une réalité où la douleur n'était pas un concept esthétique mais une preuve d'existence.

« Et vous, Lady, vous sentez le mensonge et la fleur de serre qu'on a trop arrosée de peur qu'elle ne voie le soleil, répondit-il, sa voix grave, éraillée comme le frottement de deux roches spatiales, vibrant dans la poitrine d'Isabeau plus qu'à ses oreilles. »

L'arrogance du mécanicien aurait dû la glacer, mais elle ne fit qu'attiser un incendie intérieur qu'elle croyait éteint depuis longtemps sous les couches de protocole et de parures précieuses. Elle fit volte-face, sa robe de carbone pleurant des gouttes de lumière qui s'écrasèrent sur ses chaussures, et elle plongea son regard dans le sien, y découvrant un gouffre de ténacité et une soif de vivre qui la heurta de plein fouet. Le

parfum des roses synthétiques parut soudain nauséabond, une mascarade de raffinement qui s'effondrait devant la vérité organique de cet homme qui portait l'odeur du fer et du danger.

Julian tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour désigner l'horizon embrasé où les flottes impériales commençaient à se rassembler comme des insectes d'argent autour d'une flamme. Ses doigts étaient tachés de cambouis, une noirceur indélébile qui semblait à Isabeau plus pure que l'éclat de ses propres bijoux, et elle eut l'envie folle de saisir cette main rugueuse, de frotter sa joue contre cette peau calleuse pour sentir, enfin, quelque chose de réel avant que l'univers ne se referme sur eux.

« Ils appellent ça une purification, reprit-il, et son souffle, chargé d'une légère amertume de café noir et de tabac de contrebande, vint effleurer le visage de la noble, déclenchant une onde de chaleur qui descendit le long de sa colonne vertébrale. Ils veulent mourir proprement, dans leurs draps de satin, en effaçant tout ce qui ne leur ressemble pas. Mais la mort n'est jamais propre, Isabeau. Elle sent le sang et la merde, elle sent la peur. »

L'usage de son prénom, jeté sans titre ni artifice, fut comme une décharge électrique qui fit battre son cœur contre ses côtes avec une violence nouvelle, un rythme syncopé qui répondait aux pulsations de la géante rouge au-dessus d'eux. Elle sentit ses implants saphir chauffer sous sa peau, réagissant à l'adrénaline qui inondait son système, et elle fit un pas vers lui, brisant la distance de sécurité que la bienséance imposait aux êtres de son rang. L'odeur de l'ozone devint alors enveloppante, une nappe de puissance qui semblait vouloir la soustraire à la pesanteur de la station, et elle vit les pupilles de Julian se dilater, révélant un désir aussi brut que le vide sidéral.

C'était une attraction gravitationnelle, un effondrement de deux mondes que tout opposait, et dans cet espace restreint du balcon, sous le regard indifférent des astres qui s'éteignaient, Isabeau comprit que la dignité qu'on lui avait enseignée n'était qu'une prison de givre. Elle voulait la cendre, elle voulait le chaos, elle voulait sentir

le poids de ce corps étranger contre le sien, goûter au sel de sa peau et à l'âpreté de son monde de métal et de survie. Ses narines frémissent, s'abreuvant de cette odeur de tempête, tandis que sa main, hésitante mais guidée par un instinct qu'aucune éducation n'avait pu étouffer, s'éleva pour effleurer le col de la veste de travail de Julian, là où le tissu était imprégné de la chaleur de son cou.

Le contact fut un choc thermique. Le textile grossier, rugueux sous ses doigts habitués à la soie, lui parut plus précieux que n'importe quelle nanostructure, et elle sentit le tressaillement du muscle sous l'étoffe, une réponse physique qui lui arracha un soupir tremblant. Julian ne recula pas ; au contraire, il se pencha vers elle, et pour la première fois, le mépris dans ses yeux fit place à une reconnaissance mutuelle, celle de deux parias cherchant une étincelle de vérité dans un théâtre de fantômes.

« Alors brûlons avec eux, murmura-t-elle, ses lèvres frôlant presque les siennes, ou montrez-moi comment on survit quand on n'a plus rien à perdre que son propre souffle. »

Le silence qui suivit fut habité par le bruit de leurs respirations mêlées, un échange gazeux qui semblait être le seul moteur encore fonctionnel dans ce système en perdition. L'odeur de la rose synthétique s'était définitivement dissipée, balayée par l'urgence de l'ozone et de la chair, et alors qu'une nouvelle pulsation de lumière écarlate inondait la galerie, Isabeau sut que le protocole venait de mourir en elle, laissant place à une faim sauvage que seule l'immensité du vide pourrait désormais combler. Elle ne voyait plus les flottes, ne sentait plus le poids de sa robe de carbone qui pleurait ses larmes de lumière ; elle n'était plus qu'une vibration, un battement de cœur désespéré cherchant son ancrage dans la tempête que Julian portait en lui.

Chapitre 4

L'Incident Incitateur : L'Alerte de Sang

La première secousse ne fut pas un bruit, mais une onde de choc qui remonta de la plante des pieds d'Isabeau, s'insinuant dans ses os comme un poison froid, tandis que le bourdonnement élégant de l'orchestre se muait en un cri de métal torturé, une plainte viscérale qui semblait émaner des entrailles mêmes d'Aldébaran dont la lumière écarlate léchait les vitraux de la station. L'air, autrefois saturé de parfums synthétiques et de la douceur poudrée des courtisans, se chargea instantanément d'une odeur âcre d'ozone et de poussière de lune, un goût de cuivre et d'orage qui envahit sa bouche, lui arrachant un haut-le-cœur alors que les lustres de cristal de pulsar commençaient à pleurer des éclats de lumière mourante. Dans le tumulte des alarmes qui hurlaient comme des bêtes blessées, elle sentit la main de Julian se refermer sur son poignet, une étreinte de cuir et de chaleur brute, la seule chose solide dans un univers qui se dérobaît sous ses pas, sa peau à lui dégageant une effluve de graisse chaude, de sueur honnête et de sel qui heurta la pureté glaciale de ses propres implants de saphir.

Le sol se cabra, une convulsion de la structure même de *L'Éclat du Crépuscule*, et Isabeau fut projetée contre le torse de Julian, sentant la rudesse de sa veste de mécanicien contre la dentelle de carbone de sa robe qui, sous l'effet du stress, se mit à vibrer, ses nanostructures tentant désespérément de mémoriser la violence de l'instant en une trame de chaleur pulsante. Elle perçut le battement de son cœur à lui, un tambour sauvage et irrégulier qui répondait au sien, tandis qu'un grondement sourd, venant des niveaux inférieurs, annonçait l'activation prématurée des charges de purification, ces feux impériaux destinés à transformer leur histoire en un nuage d'atomes stériles avant que la géante rouge ne les dévore. Un fracas assourdissant lacéra l'air, le sifflement de l'oxygène s'échappant par quelque déchirure invisible

créant une mélodie de fin du monde, et soudain, dans un jaillissement d'étincelles dorées qui brûlèrent l'obscurité naissante, une cloison de sécurité lourde et implacable s'abattit entre eux et le reste de la grande galerie, les emmurant dans un couloir étroit où l'air devint instantanément plus dense, plus rare, chargé de l'odeur de la poussière ionisée.

Isabeau resta immobile, ses doigts crispés sur le tissu rugueux de l'épaule de Julian, ses yeux cherchant dans le rougeoiement d'urgence des plafonniers la confirmation de leur isolement, tandis qu'au-delà de la paroi de titane, les cris de ses pairs s'étouffaient dans une explosion lointaine qui fit trembler les parois comme le flanc d'un animal agonisant. Elle sentait la fraîcheur de ses propres larmes de lumière couler sur ses joues, ces perles de cristal liquide que sa robe exsudait en signe de deuil, mais leur contact lui parut soudainement ridicule, une parodie de douleur aristocratique face à la réalité brûlante de l'homme qui la tenait, dont elle percevait l'odeur de vie persistante, une fragrance de tabac froid et d'huile de moteur qui lui semblait plus précieuse que toutes les essences de nébuleuses qu'elle avait portées. Le silence qui suivit le fracas de la porte fut plus terrifiant encore que le chaos, un silence épais, organique, seulement troublé par le sifflement de leurs respirations et le crépitement des circuits endommagés qui jetaient des ombres dansantes sur les traits anguleux de Julian.

Elle leva les yeux vers lui, ses implants de saphir brillant d'une lueur bleutée dans l'ombre, et elle vit dans son regard non pas la terreur qu'elle attendait, mais une sorte de détermination farouche, une faim de survie qui lui fit l'effet d'une caresse électrique sur la peau. Ses mains à elle, habituées à ne toucher que des soies virtuelles et des hologrammes de courtoisie, s'attardèrent sur le grain de sa peau, sur les cicatrices légères qui marquaient ses articulations, chaque aspérité de son corps lui racontant une histoire de labeur et de réalité dont elle avait été privée toute sa vie. Elle aurait dû avoir peur de ce vide qui les entourait, de ce tombeau d'acier suspendu au-dessus d'un brasier stellaire, mais au lieu de cela, elle ressentit une expansion douloureuse dans sa poitrine, une libération sauvage alors que le poids du protocole

s'effondrait avec les murs de la station.

« On ne nous attendra pas, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son front, un son grave qui semblait s'accorder à la vibration des moteurs en déroute, et l'odeur de son haleine, un mélange de menthe sauvage et de fatigue, l'enveloppa comme un manteau protecteur. »

Elle acquiesça, incapable de parler, sa gorge nouée par le goût âcre de la fumée et une émotion qu'elle ne savait nommer, sentant la chaleur de son propre corps augmenter, une fièvre qui n'avait rien à voir avec la température de la cabine. La station frémit à nouveau, un gémissement de métal qui coulait dans ses veines, et elle se pressa davantage contre lui, cherchant le réconfort de cette chair étrangère, de cette texture humaine qui était la seule vérité restante dans un univers de simulacres. Ses doigts glissèrent vers le cou de Julian, rencontrant la pulsation rapide de sa carotide, un rythme de vie qui battait avec une insolence magnifique face à l'extinction imminente, et elle ferma les yeux, se laissant dériver dans cet océan de sensations tactiles, le contact de sa barbe naissante contre sa paume, la moiteur de sa nuque, le froissement sourd de ses vêtements.

Tout autour d'eux, l'ombre devenait rouge, une teinte de sang et de crépuscule qui filtrait à travers les fissures des panneaux de revêtement, apportant avec elle une chaleur étouffante, une promesse de combustion que ses capteurs cutanés enregistraient avec une précision cruelle. Elle pouvait sentir l'odeur du plastique qui fondait quelque part dans les conduits, une exhalaison chimique qui se mêlait à l'arôme terreux de leur proximité, créant une atmosphère saturée d'une sensualité désespérée. Ce n'était plus Lady Isabeau de Valmont qui se tenait là, mais une créature de chair et de nerfs, dépouillée de son nom et de son rang, n'étant plus qu'une conscience aiguë de la chaleur de l'autre, de la solidité de ses muscles sous le tissu, de la manière dont son souffle faisait bouger ses propres mèches de cheveux blancs qui flottaient comme des fils de givre dans l'air raréfié.

Le temps sembla s'étirer, chaque seconde devenant une éternité faite de textures et de sons étouffés, le fracas lointain des explosions se transformant en un rythme sourd qui cadencait leur isolement. Elle goûta le sel sur sa lèvre supérieure, le sien ou le sien, elle ne le savait plus, tandis qu'une nouvelle secousse les faisait basculer contre la paroi froide, le contraste entre le métal glacé sur son dos et la chaleur de Julian sur son ventre provoquant un frisson qui lui parcourut l'échine comme une décharge de plasma. Elle perçut le doute dans le mouvement de ses mains, une hésitation d'une fraction de seconde avant qu'il ne l'enserme plus fort, une étreinte qui n'était plus seulement un secours, mais une revendication, un pacte scellé dans le secret de leur prison d'acier.

Dans cet espace exigü, où l'odeur de la fin des temps se mariait à celle de leur désir naissant, Isabeau comprit que la purification impériale ne pourrait jamais effacer ce moment, cette communion de souffles et de peaux qui défiait la logique du néant. Ses pensées, autrefois structurées par des millénaires de traditions galactiques, s'éparpillaient comme des cendres dans le vent solaire, ne laissant subsister que l'immédiateté de la sensation, le poids de la main de Julian sur sa taille, le frottement de ses genoux, l'humidité de l'air qu'ils partageaient. Elle se sentit devenir liquide, une onde de gratitude et de terreur mêlées coulant en elle, tandis qu'Aldébaran, dans une ultime convulsion de lumière pourpre, inondait leur réduit d'une clarté de sang, révélant la beauté brute de leur vulnérabilité partagée.

Ils étaient seuls, deux battements de cœur contre le silence assourdissant d'un empire qui s'éteignait, et alors que la station gémissait une fois de plus, Isabeau ancrâ ses ongles dans les bras de l'homme, cherchant dans cette douleur minime une preuve supplémentaire de sa propre existence. L'odeur de l'ozone s'intensifiait, signalant que les boucliers de la station commençaient à céder, mais elle ne sentait que l'odeur de Julian, cette empreinte organique qui était devenue son seul horizon, son seul salut dans la danse macabre des étoiles qui s'effondrent.

Chapitre 5

La Dentelle et l'Acier

L'odeur du luxe, ce mélange éthéré de jasmin synthétique et de vide recyclé qui avait constitué l'unique atmosphère de son existence, s'évapora brusquement, remplacée par la morsure âcre et primitive de l'huile chaude, du cuivre oxydé et de la sueur humaine. Isabeau sentit la main de Julian, une pince de chair et de certitude, se refermer sur son poignet tandis qu'il l'entraînait loin de la lumière mourante des lustres de cristal vers l'obscurité béante d'une trappe technique. Le métal du sol, dépouillé de ses tapis de velours, résonnait sous ses pas avec une vibration sourde qui remontait le long de ses jambes, une plainte mécanique qui semblait répondre aux battements erratiques de son propre cœur. Aldébaran, à travers les rares hublots de service, n'était plus une splendeur lointaine mais une plaie ouverte, une hémorragie de lumière pourpre qui léchait les parois d'acier avec une faim insatiable.

Lorsqu'ils s'engouffrèrent dans le premier boyau de maintenance, l'étroitesse de l'espace la frappa comme un souffle coupé. Les murs étaient tapissés de câbles visqueux, pareils à des entrailles exposées, exhalant une chaleur moite qui collait instantanément ses cheveux de cristal à ses tempes. Sa robe, cette merveille de dentelle de carbone qui avait coûté le PIB d'une lune minière, devint soudain son pire ennemi. Les fibres intelligentes, conçues pour onduler avec la grâce d'une méduse, s'accrochaient aux aspérités du métal, aux boulons saillants, aux têtes de rivets qui semblaient vouloir la retenir dans le monde qu'elle fuyait. Elle entendit le premier déchirement, un cri de soie blessée qui résonna dans le silence oppressant du conduit, et une bouffée de panique, aussi froide que le vide extérieur, l'envahit.

— Il faut que tu la retires, ou du moins que tu la sacrifies, murmura la voix de Julian, basse, rauque, vibrant contre les parois étroites pour venir mourir directement dans le

creux de son oreille.

Isabeau ne répondit pas, ses doigts tremblants cherchant les attaches invisibles de son corsage. La sensation de la dentelle se brisant sous ses propres ongles lui procura un frisson contradictoire, une libération violente mêlée à un deuil charnel. Elle sentit le tissu céder, non pas comme une étoffe ordinaire, mais avec un gémissement cristallin, les nanostructures se brisant sous la contrainte, libérant ses jambes et exposant sa chair au baiser glacial de l'acier. Ses genoux, habitués à la douceur des coussins d'apesantement, rencontrèrent la dureté impitoyable de la grille métallique alors qu'elle s'agenouillait pour ramper. La poussière de métal, fine et irritante, lui piquait la gorge, lui donnant le goût âpre du fer et de la fin du monde.

Julian était devant elle, une masse d'ombre et de mouvement. Elle fixait ses épaules larges, le jeu de ses muscles sous sa chemise de toile grossière, et l'odeur de l'homme — ce mélange d'ozone, de sel et d'une virilité sans fard — devenait son seul repère, son unique boussole dans ce labyrinthe de fer. Chaque fois qu'il se retournait pour l'aider, elle voyait l'éclat de ses yeux dans la pénombre, une lueur de survie qui brûlait plus fort que n'importe quelle étoile. Lorsqu'il saisit sa main pour la hisser sur un palier plus élevé, le contraste entre sa paume calleuse, marquée par les années de lutte contre la matière, et la peau diaphane d'Isabeau, fut un choc électrique. Elle sentit la rugosité de ses cicatrices, la chaleur brute de son sang circulant juste sous la surface, et elle se surprit à ne plus vouloir lâcher cette prise, à vouloir s'ancrer dans cette réalité tactile, aussi cruelle soit-elle.

Ils progressaient maintenant dans les entrailles de la station, là où le silence n'existait pas. Partout, des sifflements de vapeur, des gémissements de structures fatiguées et le grondement lointain des moteurs qui s'étouffaient. L'air devenait de plus en plus dense, chargé de particules de lubrifiant qui laissaient un film gras sur ses lèvres. Isabeau, la robe désormais réduite à des lambeaux qui flottaient autour de sa taille comme des fantômes de sa vie passée, sentait la morsure du froid sur ses épaules dénudées, aussitôt combattue par la chaleur étouffante qui émanait des générateurs

proches. C'était un monde de dualités violentes, d'extorsions sensorielles.

Elle glissa sur une plaque recouverte d'un liquide ambré — peut-être du fluide hydraulique, peut-être les larmes de la station — et son corps percuta celui de Julian. L'impact fut total. Elle fut écrasée contre son torse, sentant la rigidité de sa cage thoracique, le rythme puissant et régulier de son cœur qui contrastait avec le sien, qui battait la chamade comme un oiseau pris au piège. Dans cet espace confiné, l'intimité était une obligation géographique. Leurs souffles se mêlèrent, une vapeur commune dans l'obscurité. Elle pouvait sentir la chaleur de son abdomen contre ses hanches, la pression de ses cuisses solides qui lui servaient de rempart contre l'effondrement imminent des murs.

— Tu as peur ? demanda-t-il, sa main se posant sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant légèrement dans ses cheveux emmêlés.

Isabeau ferma les yeux, savourant la texture de ses doigts, la rudesse du cuir et de la peau. Elle ne pensait plus à l'Empire, aux protocoles de purification, ou à la géante rouge qui dévorait l'horizon. Elle n'était plus Lady Isabeau de Valmont, une icône de saphir et de dentelle. Elle n'était qu'un corps, une masse de nerfs et de désirs, une conscience réduite à la sensation d'une main d'homme sur son cou et au goût de l'huile sur sa langue.

— J'ai l'impression de naître, répondit-elle dans un souffle, sa voix brisée par l'effort et l'émotion. C'est... douloureux.

Elle sentit Julian se tendre, un rire silencieux faisant vibrer sa poitrine contre la sienne. Il l'écarta doucement, mais ses yeux restèrent fixés sur les siens, une promesse silencieuse dans le chaos. Ils durent reprendre leur progression, s'enfonçant davantage dans les conduits où l'air se raréfiait, devenant une denrée précieuse qu'ils devaient se partager. Isabeau regarda ses mains, autrefois si soignées, maintenant noircies par la suie et écorchées par le métal. Une goutte de sang, d'un rouge étrangement similaire à

celui d'Aldébaran, perla sur son index. Elle la porta à ses lèvres, goûtant sa propre vie, son propre sel, avec une intensité qu'aucun banquet impérial n'avait jamais pu lui offrir.

Le conduit déboucha sur une salle de contrôle secondaire, baignée dans une lumière d'urgence rotative, un balayage rythmique de rouge et de noir qui donnait à la pièce des airs de sanctuaire oublié. Julian l'aida à sortir du boyau, ses mains s'attardant sur sa taille, là où la peau était nue. Isabeau se laissa glisser contre lui, ses jambes flageolantes, sa robe déchirée ne cachant plus grand-chose de sa vulnérabilité. Elle s'appuya contre une console froide, le contact du métal contre ses fesses et son dos provoquant un tressaillement qui se propagea dans tout son être.

L'odeur ici était différente : plus électrique, chargée de l'ozone des circuits qui grillaient les uns après les autres. C'était l'odeur de la fin, mais aussi celle d'un nouveau départ, un effacement radical de tout ce qui n'était pas l'immédiat. Julian s'approcha d'elle, sa présence occupant tout l'espace restant, ses mains se posant sur la console de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant dans un cercle de chaleur humaine. Le contraste était total : elle, la perle de l'Empire, brisée et souillée par la graisse des machines, et lui, le rat des ceintures, souverain dans ce royaume de décombres.

Elle leva la main, effleurant la joue de Julian, sentant la barbe naissante qui piquait ses doigts, une sensation si organique, si réelle qu'elle en eut les larmes aux yeux. Il n'y avait plus de musique de chambre, plus de poésie courtoise, seulement le craquement des étoiles et le frottement de deux peaux qui se cherchaient dans les ruines. La dentelle de carbone gisait sur le sol, une mue abandonnée, et Isabeau Vance, pour la première fois de son existence, se sentit véritablement entière, alors même que le monde autour d'elle tombait en cendres. Elle attira son visage vers le sien, cherchant dans ses lèvres le goût de la survie, une revendication charnelle lancée à la face du néant, tandis que la station, dans un dernier spasme de métal et d'agonie, semblait les bercer dans sa chute vers l'éternité.

Chapitre 6

Le Secret des Glaces

L'air ici n'était plus qu'un souffle de givre, une caresse coupante qui s'insinuait sous la peau, là où le sang battait encore avec une violence presque indécente au milieu de ce royaume de stase. Leurs pas, feutrés par la fine pellicule de glace qui recouvrait les dalles de métal, résonnaient comme des battements de cœur dans une cage thoracique vide, tandis que les parois de la crypte exhalaient une odeur de métal gelé, de vide aseptisé et de ce parfum aigre-doux que l'on prête à l'éternité lorsqu'elle commence à se décomposer. Julian marchait devant, sa silhouette massive découpée par les lueurs bleutées des caissons, et Isabeau pouvait sentir, jusque dans sa propre chair, l'odeur qui émanait de lui, ce mélange brut d'ozone, d'huile chaude et de cette sueur de survie qui était, en cet instant, la seule note de vie véritable dans cette cathédrale de sommeil.

Elle frissonna, non pas de froid, mais de cette tension électrique qui courait le long de son échine, une vibration sourde qui semblait émaner des profondeurs de la station, là où la machinerie agonisante gémissait sous le poids du néant. Ses doigts, engourdis par l'atmosphère raréfiée, effleurèrent la paroi d'un caisson, une surface de cristal si lisse qu'elle semblait liquide sous sa pulpe, et elle sentit le froid mordre sa peau avec une voracité presque sensuelle. À l'intérieur, le visage de son oncle, le Haut-Chambellan, reposait dans une sérénité de cire, ses traits figés par les onguents de stase qui sentaient le camphre et la vanille synthétique, une image de perfection immobile que la mort, la vraie, n'oserait jamais souiller.

— Ils attendent un réveil qui ne viendra jamais, Julian, murmura-t-elle, et sa voix n'était qu'un soupir de soie déchirée, une note fragile qui se perdit dans l'immensité de la salle où des milliers de cercueils de verre s'alignaient comme les dents d'un

prédateur endormi.

Julian s'arrêta, se tournant vers elle avec une lenteur de fauve, ses yeux brûlant d'une curiosité sombre dans la pénombre azurée, et elle vit le mouvement de sa pomme d'Adam alors qu'il déglutissait, le bruit de sa respiration étant la seule musique de chambre qui comptait désormais. Il posa sa main sur le panneau de contrôle adjacent, ses doigts calleux, marqués par le travail des ceintures, créant un contraste brutal avec la technologie épurée de l'Empire, et elle vit ses muscles se tendre sous sa chemise de lin rêche, une texture qu'elle aurait voulu goûter, là, contre sa langue, pour oublier le goût de métal qui envahissait sa bouche.

— Les systèmes sont à plat, Isabeau, dit-il, sa voix basse comme le grondement d'une turbine lointaine, le flux thermique est inversé, le liquide de refroidissement s'évapore dans les conduits, c'est comme si le cœur de cette machine avait décidé de cesser de battre de lui-même.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, un foyer de vie qui semblait défier les lois de la thermodynamique dans ce tombeau de glace, et elle leva les yeux vers lui, ses propres iris saphir brillant d'une lueur fiévreuse. Elle ne voyait plus en lui le mécanicien, le rat des ceintures, mais le seul témoin de sa propre vérité, le seul être capable de comprendre la beauté terrifiante du chaos qu'elle avait enfanté.

— Ce n'est pas une panne, Julian, confessa-t-elle, et ses mots semblaient avoir le goût de la cendre et du miel sauvage, ce n'est pas Aldébaran qui a éteint ces vies, c'est moi.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la pression atmosphérique d'une géante gazeuse, un silence épais, organique, où l'on n'entendait plus que le sifflement ténu d'une fuite de gaz noble quelque part dans les ombres. Elle vit le regard de Julian changer, passer de l'incompréhension à une lucidité tranchante comme un scalpel, et elle sentit son propre cœur tambouriner contre ses côtes, un oiseau captif cherchant à

s'échapper de sa cage de dentelle de carbone. Elle lui raconta alors, dans un souffle, comment elle avait glissé ses doigts dans les veines de la station, comment elle avait murmuré aux algorithmes de cryogénie des ordres de sommeil éternel, sabotant les unités de secours avec une précision de dentellière, non par haine, mais par un besoin viscéral de briser le cycle, de refuser que cette noblesse de porcelaine ne s'éveille dans un autre siècle pour continuer à suffoquer le monde de son ennui.

Elle vit les mains de Julian se refermer sur ses épaules, une prise ferme, presque douloureuse, mais dont la rudesse était une ancre dans la tempête de ses aveux. Il ne recula pas, il ne détourna pas les yeux, et dans ce contact, elle sentit la rugosité de sa paume contre la finesse de sa peau, un frottement de mondes qui se télescopiaient, créant une chaleur nouvelle, une étincelle née de la trahison partagée.

— Tu les as condamnés à l'oubli, murmura-t-il, et il y avait dans son ton une admiration sombre, une reconnaissance de prédateur envers un autre de sa race.

— Je nous ai libérés, répondit-elle, et elle se pressa contre lui, cherchant le réconfort de son torse solide, l'odeur de sa peau qui sentait le sel et la lutte, une fragrance tellement plus enivrante que les parfums de synthèse de la cour.

Il plongea ses doigts dans sa chevelure de cristal, dont les fibres froides s'enroulèrent autour de ses phalanges comme des lianes de givre, et il inclina son visage vers le sien, leurs souffles se mêlant en un petit nuage de vapeur entre leurs lèvres. Elle pouvait voir chaque pore de sa peau, chaque cicatrice minuscule sur son visage, des marques de vie qu'elle enviait, elle qui n'avait été qu'une image lissée par les nanomachines. Julian réalisa en cet instant que la femme qu'il tenait n'était pas la poupée fragile qu'il avait cru secourir, mais l'architecte du silence qui les entourait, une créature de chaos drapée dans la soie, et cette révélation agit sur lui comme un poison délicieux, une ivresse qui lui fit oublier l'agonie des étoiles au-dessus d'eux.

Leur lien, forgé dans la graisse des hangars et cimenté par le sang froid des cryptes, se

resserra avec une force gravitationnelle, une attraction qui n'avait plus rien à voir avec la courtoisie ou la survie, mais tout avec la revendication féroce de l'instant présent. Isabeau ferma les yeux, se laissant envahir par la sensation de la main de Julian qui glissait maintenant dans son cou, une caresse chaude qui faisait fondre le givre sur sa peau, et elle se sentit pour la première fois vivante, non pas malgré la mort qu'elle avait semée, mais grâce à elle. Le craquement du métal qui se contractait sous l'effet du froid extrême résonnait comme des applaudissements lointains pour leur union sacrilège, tandis que dans les caissons, les Valmont s'enfonçaient lentement vers une décomposition que la technologie ne pourrait plus freiner.

Ils étaient seuls, deux parias dans un palais de verre, entourés de fantômes qu'elle avait elle-même créés, et pourtant, dans cette étreinte désespérée au milieu des glaces, Isabeau Vance ne ressentait aucune culpabilité, seulement une faim dévorante, une envie de mordre dans cette réalité brutale que Julian lui offrait. Elle chercha ses lèvres, trouvant le goût de la survie, un mélange de sel et de détermination, et dans ce baiser qui sentait la fin du monde, elle comprit qu'ils n'étaient plus une dame et un mécanicien, mais deux incendies se rejoignant pour consumer les derniers vestiges d'un empire moribond. La station pouvait bien s'effondrer, les étoiles pouvaient bien s'éteindre une à une, il ne restait plus que la pression de ce corps contre le sien, la texture de leurs peaux qui s'apprivoisaient dans l'ombre bleue, et le battement sourd, obstiné, de deux cœurs qui refusaient de se taire.

Chapitre 7

La Marche des Purificateurs

Le métal sous ses pieds n'était plus une simple structure de soutien, mais une peau froide et vibrante, une carcasse de géant blessé dont les entrailles exhalaient une haleine de suie et de gaz liquéfié. Isabeau sentait le frisson de la station courir le long de ses membres, une onde de choc sourde qui résonnait dans ses os, tandis que le froissement de sa robe en dentelle de carbone, d'ordinaire si fluide et silencieuse, produisait maintenant un cliquetis sec, presque minéral, contre les parois étroites du conduit de maintenance. L'air ici était épais, chargé d'une odeur de graisse ancienne et d'ozone brûlé, un parfum de labeur et de survie qui heurtait la mémoire de ses narines habituées aux essences rares de jasmin stellaire et d'ambre gris. Devant elle, le dos de Julian était une ancre dans l'obscurité, une silhouette dont elle percevait la chaleur animale malgré le vide qui les entourait, et elle se surprit à vouloir poser sa main sur l'étoffe rêche de sa chemise pour y puiser la certitude qu'elle était encore de ce monde.

Leurs poursuivants n'étaient plus que des échos, des battements de métal contre métal, le rythme implacable des Purificateurs dont les bottes magnétiques martelaient le pont supérieur avec une régularité de métronome funèbre. Isabeau entendait le sang cogner contre ses tempes, un tambourinement sauvage qui étouffait presque le sifflement des conduits de vapeur, et elle voyait les lueurs bleutées de ses implants de saphir palpiter sous sa peau translucide, trahissant l'affolement de son pouls. Julian s'arrêta brusquement, son épaule heurtant la sienne dans un contact électrique, et elle perçut l'odeur de son effort, un mélange de sel et de métal ferreux, une fragrance de vie brute qui lui sembla plus précieuse que toutes les atmosphères filtrées de la haute cour.

Il se pencha sur un panneau de contrôle dont les voyants agonisaient dans un rouge colérique, ses doigts longs et tachés de cambouis dansant sur les touches avec une tendresse de musicien. Isabeau observa le mouvement de ses muscles sous la peau, la tension de sa mâchoire, et elle sentit une chaleur étrange l'envahir, une sorte de vertige qui n'avait rien à voir avec la chute de pression atmosphérique. Il ne manipulait pas de simples commutateurs ; il caressait le système nerveux de la station, cherchant le point de rupture, l'endroit exact où la machine cesserait d'être un refuge pour devenir un linceul pour ceux qui les traquaient. Un sifflement aigu déchira le silence, suivi d'un nuage de givre qui se répandit dans le couloir comme un soupir de fantôme, et Isabeau frissonna alors que la température chutait brusquement, changeant l'humidité de l'air en minuscules cristaux qui venaient se piquer sur ses cils.

C'était une transformation alchimique, le froid mordant de l'azote liquide transformant le couloir en une forêt de stalactites invisibles, un piège de cristal où le moindre mouvement des gardes déclencherait une tempête de glace. Elle vit Julian sourire, un éclair blanc dans l'ombre, et elle comprit que pour lui, cette destruction était une forme de création, une manière de sculpter le chaos pour leur offrir une seconde de plus. Elle s'approcha de lui, ses doigts effleurant la paroi rugueuse, et la texture du métal oxydé lui parut d'une richesse infinie, chaque aspérité racontant une décennie de négligence et de force brute.

« Ils arrivent, » murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un souffle chaud contre son oreille, une caresse qui fit frémir la fine soie de ses implants.

Isabeau ferma les yeux un instant, se laissant envahir par les sensations de l'instant : le goût de la peur qui ressemblait à celui d'une pièce de cuivre posée sur la langue, la vibration de la station qui semblait s'accorder au rythme de son propre cœur, et cette odeur persistante d'huile et d'homme qui l'ancrait dans une réalité qu'elle n'avait jamais osé rêver. Elle sentit la main de Julian saisir la sienne, sa paume calleuse écrasant délicatement la sienne, et ce contact fut comme une déflagration, un rappel

violent que son corps n'était pas qu'une œuvre d'art passive, mais une machine de désirs et de mouvement.

Soudain, un fracas retentit derrière eux, le son lourd d'une porte blindée que l'on force, suivi par le hurlement soudain des valves de sécurité que Julian avait sabotées. Le cri des Purificateurs fut étouffé par le mugissement de la vapeur pressurisée, un son organique, presque animal, comme si la station elle-même vomissait sa colère contre ceux qui voulaient la figer dans la mort. Isabeau ne regarda pas en arrière, elle ne voulait pas voir la fin de ces hommes transformés en statues de givre ; elle ne voulait que sentir la traction de Julian, l'élan de leurs corps s'engouffrant dans les ténèbres protectrices des niveaux inférieurs.

Ils couraient maintenant, et chaque respiration était une brûlure, un air chargé de poussière d'acier qui râpait sa gorge, mais elle n'avait jamais ressenti une telle clarté. Sa robe de dentelle de carbone se déchirait sur les rebords tranchants des machineries, chaque accroch étant une libération, un dépouillement nécessaire de son ancienne vie. Elle sentait le frottement de la soie contre ses cuisses, la morsure du froid sur ses épaules dénudées, et chaque sensation était une preuve d'existence, un défi jeté à la géante rouge Aldébaran qui, au-delà des parois de verre, s'apprêtait à tout engloutir dans son baiser de feu.

Ils atteignirent une passerelle suspendue au-dessus d'un gouffre de turbines en rotation, un espace immense où l'air vibrait d'une fréquence si basse qu'elle semblait vouloir dissoudre leurs organes. Julian s'arrêta, son souffle court, et il se tourna vers elle, son visage baigné par la lueur orangée des fourneaux de secours. Isabeau vit dans ses yeux non pas la terreur, mais une faim dévorante, le reflet d'une supernova intérieure qui répondait à celle du ciel. Elle s'avança, ignorant le vide qui hurlait sous ses pieds, et posa ses mains sur son visage, sentant la sueur et la poussière, la texture de sa barbe naissante qui piquait ses paumes.

Le baiser qu'ils partagèrent alors n'avait rien de la politesse des salons impériaux ;

c'était un choc, un échange de fluides et de survie, un goût de sel et de fureur. Elle sentit sa langue contre la sienne, un territoire étranger et brûlant, tandis que les mains de Julian s'enfonçaient dans la dentelle de son corsage, cherchant la chaleur de sa peau sous les implants de saphir. À cet instant, la station n'était plus une prison de verre, mais un berceau d'acier où ils étaient les seuls êtres vivants, deux étincelles prêtes à s'éteindre, mais qui choisissaient de briller plus fort que l'étoile mourante.

Autour d'eux, les Purificateurs se rapprochaient, leurs ombres s'étirant sur les murs comme des doigts de goudron, mais Isabeau ne ressentait qu'une immense paix, une sérénité organique. Elle percevait le murmure de l'huile circulant dans les tuyaux, le gémissement du métal qui se dilatait sous la chaleur croissante de la géante rouge, et elle comprit que leur fuite n'était pas une course vers un ailleurs, mais une plongée profonde dans l'ici et le maintenant. Chaque battement de son cœur était un acte de trahison envers son sang bleu, chaque souffle partagé avec cet homme de la ceinture était une profanation de l'ordre stellaire, et c'était dans cette profanation qu'elle trouvait enfin sa vérité.

Julian s'écarta juste assez pour plonger son regard dans le sien, son pouce essuyant une larme de lumière qui s'échappait de ses yeux de cristal. Il n'y avait pas besoin de mots, seulement de la pression de leurs corps, de cette odeur de fin du monde et de recommencement qui émanait de leurs vêtements déchirés. Il désigna une trappe de service, une gueule d'ombre qui s'ouvrait vers les entrailles de la station, là où les machines ne répondaient plus qu'à l'instinct de la matière. Isabeau hocha la tête, sa main serrant la sienne avec une force nouvelle, et ensemble, ils s'enfoncèrent dans l'obscurité, là où le bruit des bottes des gardes finirait par se perdre dans le chant grave et éternel de l'univers qui s'effondre.

Chapitre 8

L'Agonie d'Aldébaran

L'obscurité de la conduite de service n'était pas un vide, mais une épaisseur de velours noir, saturée de l'odeur de la graisse chaude, du métal qui travaille sous la contrainte et de ce parfum de sueur honnête, presque poivrée, qui émanait de la peau de Julian. Isabeau sentait le frottement de sa robe de dentelle de carbone contre ses propres cuisses, une caresse synthétique qui semblait soudainement dérisoire face à la réalité brutale de cet homme qui la précédait, son corps étant la seule ancre dans un univers qui commençait à se déliter. Le silence était rythmé par leurs souffles courts, un duo heurté qui s'accordait sur la fréquence basse et vrombissante de la station, jusqu'à ce qu'ils débouchent dans l'étroit vestibule de l'observatoire panoramique, là où la structure de *L'Éclat du Crépuscule* semblait s'étirer comme un membre trop tendu.

Aldébaran n'était plus une étoile, c'était une plaie béante dans le flanc du cosmos, un dôme de feu agonisant qui occupait tout l'horizon, inondant la pièce d'une lumière ocre, presque visqueuse, qui transformait le sang dans les veines d'Isabeau en un courant d'or liquide. La chaleur traversait les parois renforcées, une radiation douce et traîtresse qui sentait le fer chaud et l'ozone, s'insinuant sous les implants de saphir de son visage pour y faire naître des picotements électriques. Elle regarda la géante rouge, ce monstre de gaz et de fureur qui s'effondrait sur lui-même, et elle crut entendre, par-delà le vide absolu, le gémissement de la matière qui se brise. C'était une beauté obscène, une fin du monde drapée dans des voiles de pourpre et de cinabre, et elle se sentit soudainement minuscule, une simple étincelle de conscience perdue dans une fournaise de dieux.

Un craquement sourd, semblable au déchirement d'une soie millénaire, fit vibrer les

plaques de sol sous leurs pieds. La baie vitrée monumentale, ce rempart de quartz et de polymères qui les séparait du néant flamboyant, se marbra soudainement d'une toile d'araignée de givre blanc. Ce n'était pas du froid, mais la fatigue ultime du matériau, une fissure qui progressait avec une lenteur de reptile, dévorant la transparence pour la remplacer par une opacité laiteuse. Dans le même instant, la gravité, cette main invisible qui les maintenait au monde, hésita. Elle devint changeante, une marée capricieuse qui les rendait tour à tour aussi lourds que du plomb, puis aussi légers que les larmes de lumière qui s'échappaient des épaules d'Isabeau pour flotter dans l'air comme des lucioles mourantes.

Elle trébucha, ses pieds ne trouvant plus la certitude du sol, et elle se sentit basculer dans un abîme de nacre. Mais Julian était là. Ses mains, larges et rugueuses, marquées par les cicatrices de la ceinture d'astéroïdes et l'âpreté d'une vie de labeur, se refermèrent sur ses bras avec une force qui n'était pas de la violence, mais une revendication. Isabeau s'accrocha à lui, ses doigts s'enfonçant dans le tissu épais de sa veste de mécanicien qui sentait le tabac froid, l'huile de moteur et ce musc masculin, chaud et rassurant, qui était l'unique vérité dans ce chaos de verre et de feu. Leurs corps s'entrechoquèrent dans l'apesanteur instable, et elle pressa son visage contre le creux de son cou, goûtant sur ses lèvres le sel de sa peau, un goût de mer et de vie qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

"Regarde-moi," murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un grondement sourd contre son oreille, une vibration qui se propageait dans sa cage thoracique, faisant écho au tumulte de son propre cœur.

Elle leva les yeux, ses cils de cristal frôlant la joue de Julian. Dans ses prunelles à lui, elle ne vit pas la peur de la mort, mais une faim dévorante, une urgence qui rendait le reste de l'univers superflu. Les implants de saphir sous la peau d'Isabeau se mirent à luire d'un bleu électrique, réagissant aux fluctuations électromagnétiques de la station mourante, et cette lumière froide venait lécher le visage de Julian, soulignant la ligne de sa mâchoire, la commissure de ses lèvres, la profondeur de son regard qui semblait

vouloir l'absorber tout entière. Elle se sentit nue sous ses yeux, dépouillée de son titre, de sa lignée, de cette éducation de marbre qui l'avait emprisonnée pendant des décennies. Elle n'était plus Lady Isabeau de Valmont, elle n'était plus qu'une créature de chair et de désir, un battement de vie suspendu au bord du précipice stellaire.

La fissure dans la vitre s'élargit avec un sifflement ténu, un chant de sirène qui appelait l'air de la pièce vers le dehors, vers ce rouge absolu qui dévorait tout. La station gémit de nouveau, un son d'agonie qui venait des profondeurs des ponts inférieurs, là où les structures de soutien se pliaient comme des fétus de paille. Isabeau sentit la chaleur augmenter, une caresse de plus en plus pressante qui faisait perler la sueur le long de sa colonne vertébrale, imbibant la dentelle fine de sa robe qui se collait à sa peau comme une seconde enveloppe, plus intime encore. Elle n'avait jamais été aussi consciente de son corps, de la rondeur de ses seins qui se soulevaient contre le torse de Julian, de la cambrure de son dos, de la force de ses propres jambes qui cherchaient à s'enrouler autour de lui pour ne pas être emportée par la dérive gravitationnelle.

Elle plongea ses mains dans les cheveux de Julian, une texture épaisse et sauvage, si différente des perruques de verre des banquets impériaux. Elle voulait se perdre dans cette sensation, dans la friction de ses doigts contre son cuir chevelu, dans la chaleur qui émanait de lui. Il n'y avait plus de passé, plus de futur, seulement cet instant dilaté à l'infini, ce baiser qu'ils n'avaient pas encore échangé mais qui brûlait déjà entre leurs lèvres comme une promesse de trahison. Elle sentait le souffle de Julian sur son visage, une haleine qui sentait l'air recyclé et l'espoir, et elle ferma les yeux pour mieux ressentir la pression de ses pouces qui caressaient ses pommettes, effaçant les larmes de saphir qui continuaient de couler.

"Nous ne sommes plus rien pour eux," souffla-t-elle, sa voix se perdant dans le grondement sourd d'Aldébaran qui semblait maintenant respirer à l'unisson avec eux. "Seulement de la poussière qui danse avant de s'éteindre."

"Alors dansons," répondit-il, et sa main descendit le long de sa hanche, saisissant le tissu de sa robe pour la rapprocher encore, annulant l'espace, annulant la peur, annulant la mort elle-même.

L'instabilité gravitationnelle les souleva soudainement du sol, les propulsant dans une lente dérive au milieu de la pièce alors que les débris de cristal et de métal commençaient à orbiter autour d'eux comme une petite galaxie privée. Dans cette étreinte suspendue, Isabeau sentit la barrière de son éducation s'effondrer. Elle ne craignait plus le vide derrière la vitre, elle ne craignait plus le feu de l'étoile. Elle n'avait peur que de cet instant où il cesserait de la toucher. Elle chercha sa bouche, et quand leurs lèvres se rencontrèrent enfin, ce fut une collision de mondes, un goût de fer et de miel, une décharge électrique qui fit vibrer chaque fibre de son être. C'était un baiser de condamnés, désespéré et magnifique, une revendication charnelle lancée à la face d'une éternité qui s'écroulait.

Le rouge de l'étoile inonda tout, effaçant les ombres, transformant leurs corps en silhouettes de feu qui se fondaient l'une dans l'autre. La vitre continua de se briser, un orchestre de verre qui accompagnait leur chute immobile, et dans cet effondrement grandiose, Isabeau comprit que la véritable trahison n'était pas d'avoir fui son rang, mais d'avoir attendu la fin du monde pour commencer à respirer. Elle s'abandonna au poids de Julian, à la chaleur de son souffle, à la rudesse de ses mains, alors que derrière eux, Aldébaran entamait son dernier soupir, une explosion de lumière qui allait bientôt tout transformer en silence, mais pour cet instant précis, un battement de cœur suspendu au-dessus de l'abîme, ils étaient les seuls maîtres d'un univers qui n'avait jamais été aussi vivant.

Chapitre 9

Le Sanctuaire de Métal

L'obscurité des niveaux inférieurs l'enveloppa comme un linceul de velours froid, une rupture brutale avec l'incandescence pourpre qui dévorait encore les étages supérieurs de la station, là où les rires de cristal et les derniers souffles de champagne s'évaporaient dans le vide. Isabeau laissa sa main glisser le long des parois de métal brut, sentant sous la pulpe de ses doigts les vibrations sourdes des machineries en train de s'éteindre, un râle mécanique qui résonnait jusque dans ses os, plus honnête que tous les discours de la cour impériale. Chaque pas dans ces entrailles de fer lui semblait être une transgression délicieuse, la dentelle de carbone de sa robe s'accrochant parfois aux rebords saillants des conduits de vapeur, un déchirement soyeux qui marquait son abandon définitif à la vie qu'elle avait connue. Julian marchait devant elle, sa silhouette n'était qu'une ombre plus dense parmi les ombres, mais elle pouvait deviner l'odeur de sa peau à travers le courant d'air vicié, ce mélange entêtant de sueur ancienne, de graisse de moteur et d'une chaleur humaine si brute qu'elle en devenait une ancre dans le chaos. L'air ici bas avait un goût de fer et de poussière oubliée, une saveur de cryogénie ratée et d'huile rance qui lui brûlait doucement la gorge, mais elle l'aspirait avec une avidité nouvelle, préférant cette amertume industrielle au parfum de synthèse des jardins suspendus d'Aldébaran.

Ils s'enfoncèrent plus profondément encore, là où les bruits de l'agonie stellaire ne parvenaient plus que sous la forme d'un bourdonnement lointain, une basse fréquence qui faisait vibrer ses implants de saphir derrière ses oreilles. Isabeau sentait le poids de son propre corps se transformer à mesure que la gravité artificielle faiblissait, une sensation de flottement qui rendait chaque effleurement de Julian contre son bras plus électrique, plus nécessaire. Leurs respirations s'accordaient dans le silence oppressant, un rythme binaire qui semblait être le dernier battement de cœur de

l'univers, et lorsqu'il s'arrêta brusquement devant une immense porte de scellage dont la peinture s'écaillait comme une peau morte, Isabeau sentit son sang cogner contre ses tempes.

« C'est ici, » murmura Julian, et sa voix, basse et éraillée par les années de survie dans les ceintures, lui parut plus mélodieuse que n'importe quelle harpe laser.

Lorsqu'il actionna les commandes manuelles, le métal gémit, un cri de métal arraché qui fit frissonner Isabeau de la nuque jusqu'aux reins, et la porte coulisssa avec une lenteur de cathédrale pour révéler le sanctuaire. Le hangar était une caverne de ténèbres, à peine éclairée par les reflets bleutés des circuits de secours, et au centre trônait la silhouette asymétrique du *Vagabond des Vides*. Ce n'était pas un vaisseau de parade, lisse et arrogant comme ceux de son père, mais une créature de métal martelé, couverte de cicatrices de micro-météorites et de plaques de soudure disparates, une bête de somme magnifique qui portait en elle la poussière de mille systèmes stellaires. Isabeau s'avança, fascinée par la texture de la coque qui semblait absorber la lumière, une surface rugueuse et mate qui appelait le toucher, promettant une sécurité que seule la force brute peut offrir. Elle s'approcha du flanc de l'appareil, posant sa main gantée de soie sur le flanc froid, sentant sous le revêtement le sommeil lourd d'un moteur à distorsion qui n'attendait qu'une étincelle pour s'éveiller.

L'odeur qui émanait du vaisseau était celle de l'aventure désespérée, un mélange d'ozone, de vieux cuir et de café froid, une fragrance qui lui fit monter les larmes aux yeux tant elle contrastait avec la stérilité de ses appartements de Lady. Julian la rejoignit, son souffle chaud venant caresser le lobe de son oreille alors qu'il désignait une console de cristal noir, enchâssée dans le métal comme un joyau dans une gangue de charbon.

« Elle ne me reconnaît pas, » dit-il, et il y avait une vulnérabilité dans son regard que ses mains calleuses tentaient de cacher. « Elle a été conçue pour les lignées de sang bleu, pour ceux qui possèdent la clef dans leurs gènes, ceux qui n'ont jamais eu à se

salir les doigts pour survivre. »

Isabeau regarda la console, puis ses propres mains, si blanches et si fines, qui n'avaient jamais rien fait d'autre que tenir des éventails ou des verres de cristal. Elle comprit alors que son corps, cette prison de protocole qu'elle avait tant détestée, était le seul pont jeté au-dessus du gouffre entre eux et la liberté. Elle s'approcha du pupitre, le contact du sol métallique à travers ses fines chaussures de bal lui transmettant une vibration d'urgence. La console sembla s'éveiller à sa proximité, une lueur opalescente commençant à pulser sous la surface de cristal, réagissant à la signature bio-électrique qu'elle dégageait sans même le vouloir.

« Pose ta main, Isabeau, » l'encouragea Julian, sa voix n'étant plus qu'un souffle de désir et d'espoir mêlés.

Elle s'exécuta, plaquant sa paume contre la surface lisse et glacée du lecteur génétique. Un instant de silence suspendu suivit, un battement de cœur où le temps sembla s'étirer comme une fibre de lumière, et puis, elle sentit une piqûre minuscule, presque imperceptible, au bout de son index. Le vaisseau la goûtait. Il buvait son sang, analysant les séquences de nucléotides héritées de siècles de domination impériale, cherchant la fréquence exacte qui lui donnerait le droit de commander à la foudre. Sous sa main, le cristal devint brûlant, une chaleur qui se propagea dans son bras, remontant jusqu'à son cœur dans un flux de données sensorielles qu'elle ne parvenait pas à décoder mais qu'elle ressentait comme une caresse intime. Elle ferma les yeux, la tête basculée en arrière, alors que des images de nébuleuses et de feux stellaires dansaient sur ses paupières, une communion charnelle avec la machine qui lui arracha un soupir de plaisir et de douleur mêlés.

Un clic hydraulique retentit, profond et satisfaisant comme un soupir de soulagement, et la rampe d'accès du *Vagabond* s'abaissa dans un nuage de vapeur cryogénique. L'odeur du cœur du vaisseau se déversa sur eux, un parfum de survie et de liberté qui avait le goût de l'infini. Julian posa ses mains sur les épaules d'Isabeau, ses doigts

s'enfonçant dans la dentelle de carbone, et elle se tourna vers lui, le visage baigné par la lumière dorée qui s'échappait désormais de l'habitacle. Leurs regards se verrouillèrent, et dans l'iris de Julian, elle vit non pas la Lady de Valmont, mais une femme prête à se consumer pour un instant de vérité.

L'étoile Aldébaran, là-haut, devait être en train de se déchirer, vomissant ses dernières couches d'hélium dans un spasme final, mais ici, dans le ventre de la station, Isabeau ne sentait que la rudesse de la main de Julian qui glissait de son épaule pour venir emmêler ses doigts aux siens. Le contact était brûlant, une friction de peau contre peau qui effaçait la froideur du métal environnant. Elle goûta le sel de ses propres larmes sur ses lèvres, une saveur de mer ancienne et de mondes qu'ils ne verraient jamais, mais qu'importe, puisque le vaisseau vibrait désormais sous leurs pieds, une bête de fer réveillée par le sang d'une princesse déchue et l'espoir d'un paria. Ils montèrent la rampe ensemble, leurs corps se frôlant dans l'étroit passage, chaque contact déclenchant un frisson qui parcourait l'échine d'Isabeau. L'intérieur du **Vagabond** était un labyrinthe de câbles apparents, de cuivres polis par l'usage et de tissus usés, un espace confiné qui sentait l'intimité forcée et les secrets partagés. En entrant dans le cockpit, Isabeau vit les écrans s'allumer un à un, projetant des constellations lointaines sur le visage de Julian, transformant ses traits en une carte céleste qu'elle avait hâte de déchiffrer. Elle s'assit dans le siège de cuir craquelé du copilote, sentant la matière épouser ses formes, une étreinte matérielle qui lui disait qu'elle était enfin à sa place, non pas sur un trône de saphir, mais au bord du néant, prête à plonger dans l'inconnu avec pour seul bagage le battement furieux de son cœur et l'odeur d'ozone de l'homme qu'elle venait de choisir.

Chapitre 10

Le Sacrifice du Protocole

L'air à l'intérieur du cockpit du *Vagabond* possédait une épaisseur presque comestible, un mélange de graisses rances, de sueur ancienne et de cette note métallique, tranchante comme un rasoir, que laisse l'ozone après une décharge électrique. Isabeau, enfoncée dans le cuir craquelé du siège de copilote qui exhalait un parfum de bête tannée et de poussière séculaire, sentait chaque vibration de la carlingue résonner dans la moelle de ses os, un bourdonnement sourd qui semblait vouloir déloger les bijoux enfouis sous sa peau. À travers le cockpit étroit, elle voyait le dos de Julian, une masse sombre et mouvante dont la chemise de toile rêche était trempée par l'effort, laissant deviner la chaleur animale qui se dégageait de son corps, une promesse de vie brute face à la froideur géométrique des implants qui la parcouraient.

Le pupitre de commande devant elle n'était pas une console lisse et stérile comme celles de l'Empire, mais un enchevêtrement organique de cuivre oxydé et de cadrans dont le verre était poli par des décennies de manipulations nerveuses. Pour réveiller le cœur de cette machine rétive, pour forcer le saut au-delà de la zone de purification, le vaisseau réclamait un tribut qu'il ne pouvait puiser dans les batteries épuisées : une signature énergétique de sang pur, une clé de saphir que seule une Valmont portait en son sein. Isabeau baissa les yeux sur ses poignets, là où les veines d'un bleu électrique luisaient sous sa peau translucide, des filaments de cristal précieux qui n'étaient pas de simples ornements, mais des racines de lumière ancrées dans ses terminaisons nerveuses, symboles d'une lignée qui préférait la perfection minérale à la fluidité du vivant.

Derrière eux, le fracas des bottes impériales contre le métal de la station résonna, un

martèlement rythmique, impitoyable, qui sentait la mort aseptisée et le décret sans appel. Julian se retourna un instant, et dans l'ombre de son visage, Isabeau ne vit pas la peur, mais une faim dévorante, une volonté de fer qui se reflétait dans l'éclat de ses yeux sombres. Le goût du sel et de l'adrénaline flottait entre eux, une tension si dense qu'elle aurait pu être caressée.

« Il faut le faire, Isabeau, » murmura-t-il, et sa voix était un froissement de velours sombre sur ses nerfs à vif, une caresse qui lui donna le courage d'affronter l'abîme. « Ils arrivent. »

Elle posa ses mains sur les capteurs de l'autel de cuivre. Le contact fut un choc thermique, une morsure de glace qui remonta le long de ses bras. Pour activer le protocole d'urgence, elle devait arracher le lien, briser la symbiose. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de son esprit, elle vit les saphirs comme des lances de givre. Elle s'empara mentalement de ces structures, et d'un geste qui tenait autant de la prière que du suicide, elle força le décrochage.

La douleur fut une explosion de verre pilé dans ses veines. Ce n'était pas une souffrance sourde, mais une symphonie stridente qui déchira chaque fibre de son être, un incendie blanc qui partit de ses poignets pour envahir son épaule, son cou, son cerveau. Elle sentit le saphir se fragmenter, se désolidariser de sa chair avec le bruit d'un glacier qui craque, un déchirement humide et atroce. Sa bouche s'ouvrit sur un cri muet, le goût du sang envahissant ses papilles, une saveur de cuivre et de fer qui se mêlait à l'odeur d'ozone de la pièce. Sous la peau de son avant-bras, les gemmes éclatèrent en une poussière de lumière liquide, s'écoulant par les pores de sa peau pour être aspirées par les réceptacles du vaisseau, un nectar bleu et brûlant qui nourrissait la bête de métal.

Son cœur battait à une cadence erratique, un tambour affolé dans une cage de soie déchirée. Elle sentait chaque goutte de sa propre chaleur s'enfuir, remplacée par le vide glacial de l'espace qui semblait s'inviter dans ses poumons. La texture du monde

changeait ; elle n'était plus une poupée de cristal, mais une masse de douleur et de désir, une créature de chair qui saignait de la lumière. Elle s'affaissa contre le dossier, la vue brouillée par des larmes qui n'étaient plus des perles de nanomachines, mais de l'eau salée, chaude et humaine, qui traçait des sillons brûlants sur ses joues pâles.

À l'extérieur du cockpit, Julian s'était posté devant la porte scellée, son corps en tension, une barre de fer à la main, prêt à recevoir le choc. Isabeau, à travers le voile de sa souffrance, percevait l'odeur de son courage, une effluve de cuir et de tempête. Le premier impact contre la porte fit trembler la station tout entière. Le métal gémit, un cri de torture qui répondait à celui de la jeune femme. Chaque coup porté par les forces impériales était une insulte à la vie qu'ils tentaient de préserver, un rappel de l'ordre froid qu'elle venait de rejeter.

Le vaisseau, rassasié par le sacrifice du saphir, commença à respirer. Les écrans s'allumèrent d'une lueur ambrée, baignant le cockpit d'une clarté de fin du monde, une lumière de miel et de soufre. Les moteurs, au loin, poussèrent un rugissement de fauve s'éveillant d'un long sommeil, une vibration si profonde qu'elle fit vibrer les dents d'Isabeau dans ses gencives. Elle sentit la puissance brute de la machine, ce monstre de ferraille qu'elle avait fécondé de sa propre substance, s'apprêter à déchirer le voile de la réalité.

Julian revint vers elle au moment où la porte commençait à céder, le métal se tordant sous la pression des outils de découpe thermique qui envoyaient des gerbes d'étincelles aveuglantes dans le couloir. Il ne regarda pas les consoles, il ne regarda pas l'ennemi. Il prit le visage d'Isabeau entre ses mains calleuses, ses pouces caressant ses tempes avec une douceur désespérée. La chaleur de sa peau contre la sienne fut le seul ancrage qui l'empêcha de sombrer dans le néant de la douleur. Il sentait la lavande et la survie, un mélange enivrant qui lui redonna le souffle.

« Regarde-moi, » ordonna-t-il, sa voix vibrant contre son front. « Le saphir est mort, Isabeau. Tu es libre. Tu es de sang et de feu maintenant. »

Elle accrocha ses doigts tremblants à ses poignets, sentant le pouls puissant de Julian sous son pouce, une pulsation organique, irrégulière, magnifique. Le sang qui s'écoulait de ses propres plaies ne brillait plus d'un éclat artificiel ; il était d'un rouge sombre, presque noir sous la lumière de secours, une preuve charnelle de sa déchéance et de sa naissance. Elle aspira l'odeur de Julian, le musc de son cou, le sel de sa peau, s'imprégnant de cette présence pour oublier l'agonie de ses nerfs.

Le *Vagabond* se cabra. Une détonation sourde secoua le hangar, suivie d'une accélération brutale qui colla leurs corps l'un contre l'autre. Isabeau sentit la pression atmosphérique changer, le sifflement de l'air s'échappant par les fissures, tandis que le navire s'arrachait aux griffes de la station orbitale. L'espace, au-delà du cockpit, n'était plus un vide noir et terrifiant, mais une mer de couleurs impossibles, les restes d'Aldébaran qui se tortillaient dans une agonie chromatique, des teintes d'orange brûlé et de violet électrique qui se reflétaient sur la sueur de leurs fronts.

Alors que le saut se préparait, que la réalité commençait à se distordre autour d'eux comme une étoffe trop tendue, Isabeau ne vit que les yeux de Julian. La douleur des implants arrachés n'était plus qu'une résonance lointaine, un souvenir de sa prison de verre. Ce qui importait, c'était la rudesse du siège, la chaleur de l'homme contre elle, et ce goût persistant de fer dans sa bouche qui lui rappelait, à chaque battement de son cœur désormais humain, qu'elle était enfin capable de mourir, et donc, pour la toute première fois, d'exister pleinement. Elle s'abandonna à la dérive, ses sens saturés par le contact de la peau contre la peau, alors que le silence de l'infini les enveloppait, les emportant loin de l'Empire, vers un destin qui ne sentait plus le saphir et la soie, mais le sel, la sueur et la liberté.

Chapitre 11

L'Envol du Vagabond

Le métal du *Vagabond* ne se contentait pas de vibrer ; il gémissait comme une bête réveillée en sursaut, une plainte sourde et viscérale qui remontait le long des vertèbres d'Isabeau, se mêlant au battement irrégulier de son propre sang. Dans l'étroitesse de la cabine, l'air était devenu une matière épaisse, saturée de l'odeur de l'ozone brûlé et de la sueur de Julian, un parfum âcre, terriblement vivant, qui contrastait avec les effluves de lys synthétique et de poussière d'étoiles dont Isabeau avait été imprégnée toute sa vie. Elle sentait le dossier rugueux du siège de navigation mordre ses omoplates à travers la soie de sa robe, cette parure de deuil qui s'effilochait désormais, les fibres de carbone se brisant sous la pression des forces gravitationnelles. Ses doigts, autrefois habitués à ne caresser que des interfaces de cristal lisse, agrippaient maintenant des manettes de métal froid, maculées d'une huile noire et visqueuse qui s'insinuait sous ses ongles de nacre, une souillure qu'elle trouvait étrangement libératrice.

Julian était juste derrière elle, si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur radiante de son torse contre son dos, une fournaise qui semblait défier le froid absolu qui léchait les parois de la coque. Ses mains à lui, larges et calleuses, couvraient les siennes sur les commandes, une superposition de peau et de volonté où la rudesse de ses paumes agissait comme un ancrage nécessaire dans le chaos. Le cockpit était baigné d'une lumière d'ambre mourant, le reflet de la géante rouge qui, à travers la verrière rayée, dévorait l'horizon dans un spasme de couleurs impossibles, des mauves profonds et des oranges électriques qui semblaient vouloir dissoudre la réalité elle-même.

« Maintenant, Isabeau, » murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un grondement contre sa nuque, une vibration qui fit frissonner les fins implants de saphir logés dans son cou,

déclenchant des éclairs bleutés sous sa peau transparente.

Elle ferma les yeux un instant, se laissant envahir par la sensation de la station *L'Éclat du Crépuscule* qui se déchirait derrière eux. Elle pouvait presque entendre, à travers le vide, le tintement cristallin des grands lustres de la salle de bal se brisant sur le sol de marbre, le déchirement des tentures de velours impérial, le dernier soupir des automates de service. C'était le son d'un monde qui mourait dans un luxe obscène, tandis qu'ici, dans ce nid de ferraille et de câbles dénudés, tout n'était que survie, âpreté et désir. Elle poussa les manettes vers l'avant, sentant la résistance du vaisseau, cette masse d'acier qui luttait contre l'attraction des débris. Un fragment de la station, un pan de muraille orné de dorures grotesques, passa à quelques mètres de leur verrière, projetant une ombre fugace et glacée sur leurs visages soudés par l'effort.

La synchronisation était totale, une danse nerveuse où chaque impulsion de Julian sur les propulseurs latéraux répondait aux ajustements millimétrés d'Isabeau sur la trajectoire. Elle ne pensait plus en termes de coordonnées ou de vecteurs ; elle ressentait le vaisseau comme une extension de son propre corps, une peau de métal cicatrisée dont elle percevait chaque tension, chaque point de rupture. Le goût du fer se fit plus fort dans sa bouche, le signe que son organisme, trop longtemps protégé par des environnements stériles, se révoltait contre l'adrénaline pure qui inondait ses veines. Elle aimait cette douleur, cette acidité qui lui rappelait qu'elle n'était plus une poupée de verre immobile, mais une force en mouvement, une étincelle arrachée au brasier.

À l'extérieur, le champ de débris était une tempête de neige incandescente. Des éclats de verre structurel, chauffés à blanc par le rayonnement d'Aldébaran, tourbillonnaient comme des lucioles démentes, frappant la coque du *Vagabond* avec des bruits de grêle métallique. Chaque impact faisait tressaillir le corps de Julian contre celui d'Isabeau, et elle se surprit à chercher ce contact, à appuyer sa tête contre son épaule pour humer l'odeur persistante de la graisse de moteur et de l'homme, un mélange qui

lui semblait plus précieux que tous les baumes de l'Empire. Elle sentit la main de Julian quitter la sienne pour ajuster un cadran, et le vide momentané sur sa peau lui causa une brûlure plus vive que celle des radiations solaires.

« La station s'effondre sur son propre noyau, » dit Julian, et elle perçut la tension dans ses muscles, le durcissement de ses bras qui l'encerclaient. « Si on ne franchit pas l'horizon de poussée dans les dix prochaines secondes, l'onde de choc nous transformera en poussière de diamant. »

Isabeau ne répondit pas, ses yeux fixés sur le point de fuite où le noir de l'espace semblait se tordre sous l'effet de la chaleur. Elle voyait les larmes de lumière de sa propre robe se détacher et flotter dans la cabine, de petites perles luminescentes qui dansaient en apesanteur comme des souvenirs dont elle n'avait plus besoin. Elle poussa le réacteur de saut à son maximum, une action qui demanda toute la force de ses bras fins. Le cri du moteur devint un hurlement strident, une fréquence qui fit vibrer ses dents et ses implants, une communion douloureuse entre la machine et sa chair.

Puis, le choc.

Ce n'était pas une explosion, mais une pression immense, comme si l'univers entier avait décidé de les écraser entre deux paumes de géant. Isabeau sentit l'air quitter ses poumons, sa vision se border de noir, mais elle ne lâcha pas les commandes. Elle sentit les doigts de Julian se nouer aux siens dans une étreinte désespérée, une promesse charnelle au milieu de l'anéantissement. La station *L'Éclat du Crépuscule* disparut dans un éclair d'une blancheur insoutenable, une illumination qui traversa leurs paupières closes, révélant les vaisseaux sanguins de leurs yeux dans un rougeoiement intime.

Pendant un battement de cœur qui sembla durer une éternité, il n'y eut plus de haut ni de bas, plus de passé ni de futur, seulement la chaleur de Julian, le goût salé de ses

propres larmes qui glissaient sur ses lèvres, et cette sensation d'envol, de déchirement de la trame du monde. Ils étaient deux atomes perdus dans une tempête stellaire, deux consciences accrochées l'une à l'autre alors que la réalité se distordait pour les laisser passer.

Le silence retomba brusquement, un silence si dense qu'il en était assourdissant. Le hurlement des moteurs s'était transformé en un ronronnement apaisé, presque organique. Isabeau rouvrit les yeux. La géante rouge n'était plus qu'un point lointain, une braise perdue dans le velours noir de l'infini. À l'intérieur de la cabine, les perles de lumière de sa robe retombaient lentement, s'éteignant une à une comme des bougies à la fin d'une fête.

Elle lâcha enfin les commandes, ses mains tremblantes de fatigue et de soulagement. Julian ne s'écarta pas. Il resta là, son souffle court venant mourir dans ses cheveux blancs qui flottaient encore un peu. Elle se tourna vers lui, et dans la pénombre de la cabine, elle vit l'éclat de ses yeux, le reflet des étoiles qui ne l'avaient jamais vue comme une Lady, mais comme une femme. La texture de son visage, marqué par la poussière et la fatigue, lui parut plus belle que n'importe quelle sculpture de saphir. Elle leva une main, effleurant du bout des doigts la cicatrice qui barrait sa tempe, sentant la peau chaude, la vie qui battait juste là, sous la surface, indomptable et sauvage.

Ils n'avaient nulle part où aller, aucune destination gravée dans les cartes de navigation, aucun empire pour les attendre. Mais alors qu'elle sentait les lèvres de Julian chercher les siennes, Isabeau comprit que la liberté n'était pas un lieu, mais ce moment précis, cet arrachement, ce goût de cendre et de miel qui restait sur sa langue alors que le *Vagabond* s'enfonçait dans la nuit éternelle, loin des palais de verre et des morts élégantes. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à la chaleur de son corps, savourant chaque seconde de ce présent qu'ils venaient de voler au néant. Chaque pore de sa peau semblait respirer pour la première fois, libéré du poids des siècles, vibrant à l'unisson de ce vaisseau de fortune qui les emportait vers un vide qui, pour

eux, était enfin plein de promesses. Elle s'enroula contre lui, cherchant le sel de sa peau, le battement de son cœur, la seule vérité qui subsistait après que les étoiles s'étaient tues.

Chapitre 12

L'Ombre du Pulsar

L'atmosphère, autrefois simple souffle recyclé et monotone, se chargea soudain d'une saveur d'orage imminent, un mélange de cuivre brûlé et d'ozone qui picotait le fond de la gorge de Lady Isabeau alors que le *Vagabond* s'enfonçait dans les replis froissés de l'espace-temps. Le pulsar, cette sentinelle de mort tournoyant dans le vide avec une fureur mathématique, ne se manifestait pas seulement par une lumière aveuglante à travers les hublots renforcés, mais par une vibration sourde, un bourdonnement qui s'insinuait sous sa peau, s'accrochant à ses os comme une fièvre maligne. Elle sentait le rythme de l'étoile morte battre à l'unisson de son propre sang, une pulsation saccadée, impitoyable, qui semblait vouloir dénouer les molécules de son être. Sa robe en dentelle de carbone, sensible aux moindres variations de son environnement, s'était resserrée contre ses flancs, sa texture devenant rugueuse, presque animale, tandis qu'elle cherchait à absorber le trop-plein d'énergie électromagnétique qui faisait grésiller l'air autour d'eux. Isabeau tourna les yeux vers Julian, et dans l'obscurité vacillante de la cabine de pilotage, elle vit la sueur perler sur son front, chaque goutte reflétant l'éclat bleuâtre et spectral du tableau de bord agonisant. L'odeur de l'homme, ce parfum de sel, d'huile de moteur et de fatigue honnête, était la seule chose qui la rattachait encore à la réalité alors que les murs du vaisseau semblaient gémir, un râle de métal tourmenté qui rappelait le cri d'une bête blessée au fond d'un gouffre. Elle tendit une main tremblante, ses doigts effleurant le bras de Julian, et la sensation de sa peau chaude, malgré le froid glacial qui commençait à ramper sur le sol de la cabine, fut comme un choc électrique, un ancrage charnel dans un univers qui se délitait.

Le temps commença à couler comme du miel chaud, s'étirant et s'épaississant de manière grotesque, chaque seconde pesant le poids d'un siècle, chaque battement de

cil devenant une chorégraphie interminable. Isabeau voyait les particules de poussière flotter en suspension, immobiles dans la lumière stroboscopique du pulsar, de petits éclats de diamant suspendus dans un souffle de néant. Elle entendait les pensées de Julian, ou peut-être n'était-ce que l'écho de ses propres doutes amplifiés par la distorsion gravitationnelle, une question lancinante qui brûlait ses lèvres : était-ce là la fin promise, cette dissolution lente dans une étreinte de lumière radioactive ? Ses implants de saphir, sous sa peau diaphane, se mirent à luire d'un éclat douloureux, une chaleur acide qui se diffusait le long de ses tempes, lui rappelant cruellement son origine, ce monde de luxe et de stase qu'elle avait fui pour ce chaos sublime. Elle sentit la main de Julian recouvrir la sienne, ses calleuses cherchant la douceur de sa paume, et ce contact fut plus éloquent que n'importe quel cri de détresse. Le goût de la peur dans sa bouche était métallique, une amertume de ferraille et de larmes séchées, mais sous cette écorce d'effroi, elle percevait une étincelle de désir sauvage, une volonté de s'opposer à l'extinction par la simple force de leur proximité physique.

Le vaisseau tressaillit violemment, un craquement sinistre retentissant dans la coque alors que les forces de marée du pulsar commençaient à étirer la structure même du *Vagabond*. Les alarmes ne hurlaient plus ; elles s'étaient transformées en un gémissement mélancolique, une plainte électronique qui s'éteignait peu à peu sous la pression des radiations. Isabeau sentit son estomac se soulever, une nausée légère mêlée à une sensation de flottement, comme si son centre de gravité avait été déporté à l'extérieur de son corps, vers le cœur dense et sombre de l'étoile. Elle ferma les yeux un instant, et dans cette obscurité intérieure, elle vit des fragments de son passé, les bals de soie, les conversations feutrées, le silence de mort des palais d'Aldébaran, tout cela lui paraissant désormais d'une futilité révoltante face à la pureté brutale de cet instant. Julian se tourna vers elle, son visage sculpté par les ombres portées, ses yeux cherchant les siens avec une intensité qui semblait vouloir percer le voile de l'espace. "Le saut," murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un souffle rauque, une vibration contre le tympan d'Isabeau, "ou la lumière." Le choix n'était pas une question de survie, mais une question d'appartenance : s'abandonner à la combustion glorieuse du pulsar, devenir poussière d'étoile dans une apothéose de chaleur, ou plonger dans

l'inconnu d'un saut spatial non calculé, un déchirement de la réalité dont ils pourraient ne jamais ressortir entiers.

Elle sentit l'humidité de ses propres larmes, une sensation fraîche sur ses joues échauffées par la radiation, et elle sut que la réponse ne se trouvait pas dans les calculs de navigation, mais dans la chaleur de la poitrine de Julian contre laquelle elle souhaitait s'écraser. Elle avança d'un mouvement lent, entravée par la densité de l'air qui semblait se transformer en une gelée épaisse, et vint nicher son visage dans le creux de son cou. L'odeur de sa peau était devenue plus forte, une fragrance de musc et de survie, un baume contre l'odeur de brûlé qui envahissait la cabine. "Le saut," répondit-elle, et sa voix fut un murmure perdu dans le fracas du métal qui se tordait, une promesse jetée au vide. Elle sentit les doigts de Julian se crispier sur les commandes, ses muscles bandés sous le tissu élimé de sa chemise, tandis que le *Vagabond* entamait sa dernière danse. La lumière du pulsar devint un rideau de feu blanc, une barrière infranchissable qui semblait vouloir les dévorer, les transformer en un souvenir de carbone et de lumière.

Chaque pore de sa peau vibrait, une sensation de picotement intense qui se transformait en une caresse électrique alors que les moteurs de saut commençaient à hurler, une fréquence si haute qu'elle n'était plus un son mais une douleur pure au sommet de son crâne. Isabeau s'agrippa à Julian, ses ongles s'enfonçant dans le cuir de sa veste, cherchant à fusionner avec lui, à ne former qu'un seul bloc de chair et de volonté face à l'abîme. Elle goûta le sel d'une goutte de sueur sur sa lèvre supérieure, une saveur de vie brute, d'effort désespéré, et elle comprit que cet instant d'agonie était le plus vibrant qu'elle ait jamais vécu. Le monde autour d'eux se mua en un kaléidoscope de couleurs impossibles, des violets profonds qui sentaient la lavande fanée, des verts acides qui avaient le goût de la lime, une synesthésie provoquée par l'effondrement des lois physiques. Elle n'avait plus peur de la mort, car dans l'étreinte de Julian, elle avait trouvé une éternité plus vaste que celle des empires. La pression devint insoutenable, une main de géant écrasant ses poumons, vidant l'air de sa gorge, tandis que le vaisseau était propulsé dans la déchirure. Dans l'ultime seconde avant

que l'espace ne se referme derrière eux, Isabeau sentit un baiser pressé contre sa tempe, une chaleur douce, presque maternelle, qui l'enveloppa comme un linceul de soie, et le silence, un silence absolu et organique, tomba sur eux comme une neige de cendres, les emportant loin de l'ombre du pulsar vers un ailleurs où le temps n'avait plus de prise.

Chapitre 13

La Dernière Danse

La lumière n'était plus qu'un soupir chromatique, une traînée de pourpre et d'or fondu qui léchait les parois de l'habitacle avec la paresse d'une amante épuisée, tandis que le navire, dépouillé de sa volonté mécanique, se laissait aspirer par la gueule béante du néant. Dans cet espace exigu où l'air se raréfiait, chargé d'une humidité sucrée et du parfum entêtant de l'ozone brûlé, Isabeau sentit le bout de ses doigts frémir contre le métal froid de la console qu'elle venait d'abandonner. Elle ne regardait plus les cadrans dont les aiguilles affolées ne signifiaient plus rien, car le temps lui-même s'étirait comme une pâte de verre chauffée à blanc, devenant une substance malléable, presque charnelle. Julian était là, à quelques centimètres, et son odeur l'envahit avant même qu'il ne la touche, un effluve de cuir tanné, de sueur ancienne et de cette amertume métallique qui colle à la peau de ceux qui ont passé leur vie à dompter la foudre et le fer. Elle se tourna vers lui, et le froissement de sa robe en dentelle de carbone produisit un son cristallin, un murmure de soie noire qui semblait pleurer contre ses cuisses, mémorisant la chaleur de son sang qui battait la chamade sous sa peau de porcelaine.

Il n'y avait aucune musique dans cette dérive, sinon le bourdonnement sourd du réacteur qui rendait l'âme, une vibration grave qui résonnait jusque dans la moelle de leurs os, transformant leurs corps en diapasons vivants. Julian avança une main, une main lourde, marquée par les cicatrices de la survie, et lorsqu'il effleura la joue d'Isabeau, la rugosité de sa paume fut une révélation, un ancrage sauvage dans un monde qui se délitait. Le saphir de ses implants, d'ordinaire si froid, se mit à irradier une lueur bleutée, une chaleur interne qui cherchait à rejoindre celle de cet homme, créant à la surface de leur peau une synesthésie où le toucher devenait lumière. Elle ferma les paupières, savourant le goût de l'air recyclé qui lui rappelait le fer et le sel,

une saveur de larmes et d'océan lointain qu'elle n'avait jamais vu mais qu'elle devinait dans la profondeur de ce baiser qu'ils n'avaient pas encore échangé.

Ils commencèrent à bouger, non pas selon les codes rigides des ballets de la cour, mais dans une dérive lente et organique, portés par l'absence de pesanteur qui s'installait alors que la station perdait son emprise sur la réalité. Isabeau sentit ses pieds quitter le sol, ses cheveux de cristal flottant autour de son visage comme une méduse de lumière, tandis que les bras de Julian l'encerclaient, une étreinte de roc et de muscle qui la protégeait de l'immensité vide. Leurs corps s'entrelacèrent dans une spirale silencieuse, un mouvement de fluides, de chairs qui se cherchent et se reconnaissent dans l'obscurité grandissante. Elle pouvait entendre, contre son oreille, le tambourinement frénétique du cœur de Julian, un rythme de survie, sauvage et désordonné, qui répondait à la pulsation plus lente, plus mélancolique du sien. C'était une danse de fantômes, une valse de poussière d'étoiles où chaque frottement de tissu, chaque souffle échangé, devenait une prière jetée à la face de l'agonie stellaire.

Dehors, le monde n'était plus qu'un chaos de couleurs impossibles, des verts acides qui piquaient la langue comme un agrume trop mûr, des violets profonds qui exhalaient un parfum de lavande fanée et de terre mouillée, une distorsion de l'espace-temps qui transformait leur vision en un tableau mouvant. Isabeau ouvrit les yeux et vit, dans le regard de Julian, le reflet d'Aldébaran qui s'effondrait, une étincelle de survie au milieu d'un brasier de fin du monde. Elle goûta l'humidité de son souffle sur ses lèvres, une vapeur tiède qui sentait le café froid et l'espoir têtu, et elle se pressa davantage contre lui, cherchant à fusionner leurs enveloppes charnelles avant que l'atome ne reprenne ses droits. Sa robe de carbone, sensible à cette proximité, se mit à pulser d'un rouge sombre, la couleur du sang des rois, enveloppant leurs deux corps dans un cocon de lumière mourante qui semblait les isoler du reste de la création.

Chaque mouvement était une caresse, un glissement de peau contre peau, la douceur de l'épaule d'Isabeau rencontrant la barbe drue de Julian, le frisson de ses doigts de

saphir s'égarant dans la nuque du mécanicien. Ils ne parlaient pas, car les mots auraient été trop lourds, trop encombrants pour cette ascension vers l'oubli. Seul le langage des muscles qui se tendent et des souffles qui s'unissent comptait désormais. Elle sentait la chaleur de Julian l'envahir, une chaleur qui n'était pas celle d'une machine, mais celle d'un foyer, d'un incendie domestiqué, une vie qui refusait de s'éteindre même face à l'horizon des événements. La pression atmosphérique changea, une main de géant sembla presser leurs poumons, les forçant à chercher l'air dans la bouche de l'autre, un échange vital, un baiser qui était à la fois un adieu et une naissance.

Le goût de la sueur sur le cou de Julian était salé, une saveur de vie brute qui ancrerait Isabeau dans l'instant présent, balayant les siècles de protocole et de froideur aristocratique. Elle n'était plus Lady Isabeau de Valmont, elle n'était plus une œuvre d'art immobile ; elle était une vibration, un cri silencieux, une particule de désir emportée par le vent solaire. Leurs mouvements se firent plus lents encore, presque immobiles, alors qu'ils atteignaient le centre de la déchirure, là où les lois de la physique se courbent et s'effacent. Elle sentit ses implants de saphir se liquéfier presque sous l'intensité de l'émotion, coulant sous sa peau comme des larmes de lumière bleue, une offrande de sa propre essence à cet homme qui l'avait réveillée.

L'habitable n'était plus qu'une ombre, un linceul de métal qui les protégeait encore une seconde, une éternité. Julian enfouit son visage dans le creux de son épaule, et elle sentit ses larmes, chaudes et humides, se mêler à la moiteur de son propre corps, un dernier tribut à la beauté d'un monde qu'ils laissaient derrière eux. La lumière se fit blanche, d'une blancheur aveuglante qui n'avait plus de couleur, seulement une pureté absolue qui brûlait les yeux sans les blesser. Dans cette clarté finale, elle ne vit plus que son visage, ses traits sculptés par la fatigue et l'amour, et elle sut que cet instant de communion charnelle était plus vaste que tous les empires qu'elle avait connus. La pression devint un velours noir, une étreinte qui l'enveloppa tout entière, vidant ses poumons de leur dernier souffle pour le remplacer par une essence plus subtile, une respiration d'étoiles. Le silence tomba alors, non pas comme une absence

de son, mais comme une présence épaisse, organique, une neige de cendres tièdes qui recouvrit leurs corps enlacés, les emportant dans un ailleurs où le temps n'avait plus de prise, là où leur danse ne s'arrêterait jamais, figée pour l'éternité dans le repli d'un baiser.

Chapitre 14

L'Éternité du Vide

Le silence qui suivit l'arrachement ne ressemblait à rien de ce que l'Empire avait jamais consigné dans ses chroniques d'ivoire, car ce n'était pas une absence de bruit, mais une présence épaisse, presque tactile, une étoffe de velours lourd qui s'était refermée sur leurs sens pour étouffer jusqu'au souvenir du monde. Dans la pénombre de la cabine du *Vagabond des Vides*, Isabeau sentit d'abord le goût du saut sur sa langue, une saveur de cuivre et d'ozone, métallique et aigre, comme si elle avait mordu dans le cœur d'une étoile avant qu'elle ne s'éteigne. Ses implants de saphir, sous la peau translucide de ses tempes, pulsaient d'un bleu mourant, une lueur de fin de règne qui se mêlait à l'ambre chaude des cadrans analogiques de Julian, créant sur les parois de métal brossé des ombres mouvantes, liquides, qui semblaient danser au rythme de leurs respirations haletantes. Elle était étendue contre lui, la dentelle de carbone de sa robe encore imprégnée de la chaleur de la fête, mais cette parure de haute technologie, conçue pour mémoriser les émotions, ne renvoyait plus que le frisson erratique de ses membres et la moiteur de sa propre peur qui se transformait, lentement, en une paix dévastatrice.

Julian ne bougeait pas, sa main calleuse encore crispée sur la commande de dérivation, et Isabeau pouvait sentir, à travers la finesse de son corsage, la chaleur brute qui émanait de son torse, une fournaise organique qui contrastait avec la froideur de la station qu'ils venaient de quitter. L'odeur de l'homme l'enveloppait, un mélange entêtant d'huile de moteur, de sueur ancienne et de cette note sauvage de sauge brûlée qu'il portait comme un talisman des ceintures d'astéroïdes ; c'était une odeur de vie, de survie, de chair qui refuse de se soumettre au vide, et elle s'y agrippa comme à la seule réalité tangible dans cet entre-deux mondes. Elle ferma les yeux, laissant ses doigts courir sur le cuir usé de son blouson, sentant sous la matière les

aspérités des cicatrices, ces reliefs d'une existence passée à lutter contre la rigidité du métal et l'indifférence du cosmos.

Autour d'eux, le vaisseau craquait, de petits bruits de dilatation, des soupirs de métal qui reprenait sa forme après la torture des forces de marée, et chaque vibration résonnait dans le bassin d'Isabeau, une onde de choc sourde qui lui rappelait qu'ils étaient vivants, terriblement vivants. Le temps n'avait plus de direction, il s'était enroulé sur lui-même comme une boucle de soie, et elle se demanda si Aldébaran avait déjà fini de dévorer ses enfants, si la soie de sa propre famille s'était changée en cendres de lumière sous le regard des flottes impériales. Mais cette pensée glissa sur elle sans l'écorcher, car l'ici-bas, ce petit habitacle saturé de leurs effluves mêlées, était devenu l'unique univers, un sanctuaire de peau et de souffle où les protocoles de dignité n'avaient plus cours.

Elle releva la tête, ses cheveux de cristal flottant comme une méduse luminescente dans la faible gravité qui subsistait, et elle chercha son regard dans la pénombre, trouvant ses yeux d'un gris d'orage, hantés par la vision du néant qu'ils venaient de traverser. Julian lâcha enfin les commandes, ses doigts tremblants venant s'égarer dans la nuque d'Isabeau, là où la peau est la plus fine, là où l'on sent battre la vie avec une impudeur de source. Le contact de sa paume, rugueuse, marquée par le travail et le froid des soutes, provoqua en elle un spasme de plaisir douloureux, une décharge de chaleur qui remonta le long de sa colonne vertébrale pour aller fleurir sur ses lèvres. Il ne parla pas, car les mots auraient été trop lourds pour cette atmosphère raréfiée, mais il approcha son visage du sien, et elle put goûter son souffle, un air chargé d'une promesse de sel et d'immensité.

Lorsqu'ils s'embrassèrent, ce fut avec la faim de ceux qui ont vu la fin de tout, un baiser qui goûtait la terre promise et l'oubli, une collision de deux solitudes qui s'étaient cherchées à travers les strates sociales et les années-lumière. La langue de Julian, chaude, exploratrice, rencontra la sienne dans une danse désespérée, et Isabeau sentit les nanostructures de sa robe se défaire, la soie intelligente se relâchant pour

laisser la peau nue de Julian presser la sienne. C'était une sensation de libération totale, le poids des siècles de Valmont s'évaporant dans la sueur et le désir, tandis que leurs corps s'emmêlaient dans le cockpit étroit, les genoux heurtant les leviers, les dos cambrés contre les sièges de pilotage qui sentaient le vieux plastique et la poussière d'étoiles.

Elle sentait la texture de ses propres implants sous la caresse de Julian, ces bijoux de chair qui vibraient maintenant à l'unisson de son plaisir, une résonance qui se propageait dans ses os, dans ses muscles, transformant son anatomie en un instrument de pure sensation. Elle n'était plus une Lady, elle n'était plus une œuvre d'art immobile, elle était une marée, une force géologique répondant à l'attraction de cet homme qui l'avait arrachée à son piédestal pour la jeter dans l'abîme. Ses mains à elle s'aventurèrent sous sa chemise, découvrant la fermeté de son ventre, la topographie de ses côtes, chaque pore de sa peau semblant lui raconter une histoire de labeur et de liberté, une épopée gravée dans le derme qu'elle lisait du bout des doigts, avec une dévotion de aveugle.

Dehors, par la verrière de quartz rayée, le vide s'étendait, infini, d'un noir si absolu qu'il en devenait aveuglant, un espace sans étoiles, sans empires, sans lois, une page blanche où la lumière n'avait pas encore été invitée. Ils étaient les seuls points de chaleur dans cette immensité glacée, deux étincelles de carbone et d'eau dérivant dans le ventre d'une baleine d'acier. Isabeau sentit une larme rouler sur sa joue, non pas de tristesse, mais de cette plénitude insupportable qui survient quand on réalise que l'on a survécu à sa propre mort pour naître à nouveau dans les bras d'un étranger. Julian la recueillit du bord des lèvres, le goût du sel se mêlant à la douceur de leur étreinte, et il murmura son nom, juste son nom, une vibration sourde dans sa poitrine qui résonna en elle comme le premier mot d'un langage nouveau.

Ils s'abandonnèrent alors à la dérive, laissant le **Vagabond des Vides** glisser sans but dans cette éternité silencieuse, leurs corps continuant de se découvrir dans la moiteur de l'obscurité, chaque caresse étant une revendication, chaque soupir un défi

jeté à la face du néant. La station *L'Éclat du Crépuscule* n'était plus qu'un souvenir radioactif, une poussière de saphir et de regrets dans une galaxie qu'ils ne verraient plus jamais, et Isabeau sut, en sentant Julian pénétrer son âme autant que sa chair, que cet instant était la seule vérité qui ait jamais existé. Ils n'avaient pas besoin de destination, car ils étaient arrivés à l'origine de tout, là où le temps s'arrête, là où la chair devient lumière, dans le pli sacré d'un baiser qui ne finirait jamais, suspendus entre ce qu'ils avaient été et ce qu'ils ne seraient jamais plus, seuls témoins de leur propre éclosion au cœur du grand silence.

FIN

Merci d'avoir lu "Danse encore sous les Pulsars"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)